This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579643 7

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Boucher
NKI
~~1018~~

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY.

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Nouvelles, 1 vol. in-12, 388 pages.

Satyres, Contes, 1 vol. in-12, 576 pages.

Chants armoricains ou souvenirs de Basse-Bretagne, 1 vol. in-12.

Opinion de M. Cristophe, 1re partie. Sur la liberté du Commerce.

Opinion de M. Cristophe, 2e partie, suivi de son voyage commercial et philosophique.

Opinion de M. Cristophe, 3e partie. M. Cristophe à la Préfecture.

Opinion de M. Cristophe, 4e et dernière partie. Le dernier jour d'un homme.

Petit Glossaire, traduction de quelques mots financiers, esquisses de mœurs administratives, 2 vol. in-12, 1000 pag.

De la Création, essai sur l'origine et la progression des êtres, 5 vol. in-12, 2600 pages.

Petites solutions des grands mots, 1 vol. in 12.

Antiquités celtiques et antédiluviennes, avec 80 planches représentant 1600 figures, un fort vol. in-8°.

---

## SOUS PRESSE :

UNE SUITE AU PETIT GLOSSAIRE ADMINISTRATIF, 3 vol. in-12.

# Romances,

## BALLADES

# ET LÉGENDES

PAR

Jacques de Crèvecœur

M. BOUCHER DE PERTHES.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

TRUTTEL et WURTZ, Libraires rue de Lille, 17.

DERACHE, rue du Bouloy, 7.

DUMOULIN, Quai des Augustins, 13.

Victor DIDRON, Place Saint-André-des-Arts, 30.

1849.

# La Fiancée.

# LA FIANCÉE.

Ce jour est le dernier ; c'est demain l'hyménée
Qui fixe l'horreur de mon sort.
A l'époux que je hais, pour jamais enchaînée,
Plus de liberté que la mort.

Ces charmes, ces appas, dont j'étais orgueilleuse,
Bientôt vont causer mes tourmens.
Pourquoi suis-je encor belle? Ah ! je serais heureuse
Si j'étais au déclin des ans.

Tous les jours près de lui, toutes les nuits encore
Soumise à son cruel pouvoir !

Ce n'est point son amour, c'est l'oubli que j'implore;
Sa haine même est mon espoir.

Ces plaintes, ces soupirs vont devenir un crime;
Il me reprochera mes pleurs :
Il faut, en expirant, il faut que sa victime
Sur ses pas répande des fleurs.

Que ce jour qui devient l'arrêt de mon supplice
Aurait pu me paraître doux !
Que ce oui détesté m'eût causé de délice
Si j'avais choisi mon époux !

Hélas ! il en est un à qui j'aurais sans peine
Jusques à mon dernier soupir...
Hélas ! il en est un près de qui cette chaîne
Eût été celle du plaisir.

Qu'avec joie à l'autel, épouse ainsi qu'amante,
J'aurais suivi l'heureux vainqueur!
Ah! qu'avec volupté, toujours obéissante,
Je l'aurais pressé sur mon cœur!

Je ne me plaindrais pas, puisqu'aujourd'hui je l'aime,
Qu'il peut répondre à mes sanglots...
Mais demain plus d'espoir, et son souvenir même
Sera le plus grand de mes maux..

Et je dois obéir : c'est l'ordre de ma mère,
Ma mère qui croit me chérir.
Hélas! et son amour, son amour si sévère
Ne me permet pas de mourir.

# Edgar.

Déja sa tête est couronnée
Et l'autel est couvert de fleurs.
Déjà commence la journée,
La première de ses douleurs.
Au loin, à l'horizon immense,
Je vois un casque étincelant;
Un coursier rapide s'élance :
Que le jeune Edgar est vaillant!

O noble Edgar, presse ta marche,
Presse les flancs de ton coursier;
Ton amante touche la marche
Du palais inhospitalier.

Ton rival apprête la chaîne :
Edgar, que ton cheval est lent!
Hâte-toi de franchir la plaine :
Que le jeune Edgar est vaillant!

Suspendez, suspendez la fête,
S'écriait au loin un guerrier ;
Sigismond, défends ta conquête,
Prends ton glaive, ton bouclier.
Dis-moi, qu'as-tu fait pour la gloire,
Pour obtenir un don si grand?
Il est le prix de la victoire :
Que le jeune Edgar est vaillant!

L'éclat du sceptre des batailles
A fait pâlir l'éclat du jour,
Et la pompe des funérailles

Succède à la fête d'amour.
Pourquoi briser ton diadème,
Jeune fille au regard brillant?
Pleurez, pleurez celui qu'on aime :
Le jeune Edgar était vaillant!

# La Fuite.

Alix, il est minuit, la lune va paraître;
Voici l'heure, partons, tout dort autour de nous.
Prends la clef suspendue au chevet de ton maître,
Et d'une main prudente écarte les verrous.

Si nous pouvons franchir la porte redoutable,
L'existence est à nous, à nous la liberté;
Ce servage honteux, ce poids qui nous accable
Ne fera plus courber notre front attristé.

Prends aussi ce poignard : hélas! sa main cruelle,
Alix, s'il s'éveillait, s'armerait contre moi!
Aux yeux de ce tyran je serais infidèle,
Car ses droits, tu le sais, sont le glaive et l'effroi.

Ah! si ma faible main servait mon espérance,
Si j'osais la lever contre ce ravisseur,
Si le ciel, qui le hait, secondait ma vengeance,
Que je serais heureuse en lui perçant le cœur!

Son sein est découvert, son sommeil est paisible:
Vite, donne le fer, il ne peut échapper.
Le destin le condamne, un dieu juste et terrible
Me demande son sang : donne, je vais frapper!

Approche cette lampe et prête encor l'oreille.
Es-tu seule, réponds? n'entends-tu pas du bruit?
Donne... voici l'instant... Tu fuiras s'il s'éveille.
Donne... c'est fait... il meurt... Partons, il est minuit.

# L'Evocation.

Prends le cierge béni, commence la prière,
Redis trois fois le nom du Sauveur des humains;
Du signe du salut, déposé sur la pierre,
Frappe encor le cercueil en invoquant les saints.

Le charme a réussi; vois, la terre s'agite:
Le cadavre étonné va paraître à nos yeux.
Trace un cercle : craignons qu'il ne s'y précipite;
Car s'il y pénétrait nous péririons tous deux.

Vois-tu? déjà son bras paraît à la lumière,
Il soulève le marbre, il s'élève vers nous.

Regarde : du linceul secouant la poussière,
Ses gestes convulsifs annoncent son courroux.

Le voici : de son flanc touche la cicatrice.
Il fut assassiné ; vois, le fer est terni !
Quel est le meurtrier ? quel était son complice ?
Le ciel laisserait-il ce forfait impuni ?

Il faut l'interroger... Sigismond, c'est ton frère,
Ton frère qui t'appelle au nom du Tout-Puissant.
Tu connais mon amour, calme donc ta colère,
Et détourne ce bras sinistre et menaçant.

Nous voulons te venger : par le sang de mon père,
Je t'adjure à l'instant de nommer l'assassin.
Ah ! découvre à nos yeux cet horrible mystère :
Quel ennemi, quel monstre a pu percer ton sein ?

Tu gardes le silence; où donc est ton courage?
Veux-tu qu'un meurtrier insulte à ta douleur?
Veux-tu que l'avenir applaudisse à sa rage?
Qu'il dise : Sigismond, eut-il un noble cœur?

Si tu ne m'entends pas, ah! reconnais ces armes,
Cet écu, ce cimier, ce casque, ces drapeaux!
Tu les reconnaissais au milieu des alarmes,
Quand des murs de Sion nous pressions les créneaux.

Parle, ami, sur-le-champ je fermerai la pierre;
Parle, et tu jouiras du sommeil éternel!
Demain, tous nos guerriers, unissant leur prière,
Pour toi, pour ton repos invoqueront le ciel.

Tu rentres dans la tombe! en vain je te supplie!
C'est donc impunément que tu fus outragé?
Mais que vois-je? ce signe... ô crime... ô perfidie!
Une épouse!.. il suffit... Dors... tu seras vengé!..

# La Rose

## DE SALENTE.

# LA ROSE

## De Salente.

Ne chantez pas la rose de Salente,
Ne dites point que son parfum est doux;
Que vos accens sur sa tige charmante
N'appellent pas un injuste courroux.
Le soupçon veille, et sa main est puissante :
O troubadour! taisez-vous, taisez-vous;
Ne chantez pas la rose de Salente.

Reine des fleurs, que ta douceur m'enchante!
Que je voudrais, loin des regards jaloux,
Seul respirer la fraîcheur enivrante

Que le zéphir apporte jusqu'à nous.
Reine des fleurs, que ta douceur m'enchante!
O troubadour! taisez-vous, taisez-vous;
Ne chantez pas la rose de Salente.

Ne chanterai la rose de Salente,
Je ne dirai que son ombrage est doux;
Amour, amour, de sa tige charmante,
Que le parfum arrive jusqu'à nous!
Je ne dirai que sa douceur m'enchante.
O troubadour! taisez-vous, taisez-vous;
Ne chantez pas la rose de Salente.

Le soupçon veille, et sa main est puissante :
O troubadour! taisez-vous, taisez-vous.

# La Jalousie.

Un noir génie, échappé de l'abîme,
De ses efforts m'obsède jour et nuit;
Il veut du sang, il me demande un crime,
Et de ces mots sans cesse me poursuit :

« Vois Ermegild, elle est jeune, elle est belle,
« Tu lui juras un éternel amour;
« Vois Ermegild, et dis : Elle est fidèle!
« Pauvre Loys! Coril est de retour.

« Coril est beau, dans le printems de l'âge,
« Et toi, Loys, tes cheveux sont blanchis;
« L'astre brûlant a noirci ton visage,
« Et sur le sien est la rose et le lis.

« Il est aimé ; vainement la parjure
« Veut déguiser le coup qui t'est porté ;
« Toi seul, aveugle, ignorant ton injure,
« Seul, applaudis à sa fidélité.

« Cette bonté, tu penses qu'on l'admire ;
« Non, les ingrats méprisent ta douceur :
« A ton aspect on les a vus sourire,
« Chacun a dit : Loys, Loys a peur.

« Seras-tu sourd au cri de la vengeance ?
« On t'outragea, n'oses-tu point punir ?
« Prends ton poignard, ton ennemi s'avance ;
« Prends ton poignard, Loys, il doit mourir. »

# Le Jardin.

N'ai-je pas entendu la porte qui s'entr'ouvre?
Silence! le verrou, je crois, a retenti...
Quel est donc cet objet que mon regard découvre?
Est-ce elle? est-ce Ermegild? mon cœur a tressailli.

Mais je n'entends plus rien, hélas! c'est le feuillage
Qu'agite le zéphyr, ou le timide oiseau
Qui cherche pour la nuit un abri sous l'ombrage,
Et qu'un songe importun fait changer de rameau.

Brillante de blancheur, est-ce elle qui s'avance?
Pourquoi le bruit des pas n'est-il pas répété?
Est-ce une ombre, un fantôme, une vaine apparence?
C'est le cygne qui fuit sur le lac argenté.

On approche, quelqu'un a touché la fougère?
Ah! c'est le papillon qui reprend son essor,
Ou bien le fruit mûri qui tombe sur la terre,
Repoussé du rameau qui veut fleurir encor.

Dieu! quelle voix soupire? est-ce sa douce haleine?
Quel suave parfum vient embaumer les airs!
Je ne sais quel pouvoir vers ce bosquet m'entraîne;
O ciel! c'est une fleur, et ces lieux sont déserts.

Ne viendra-t-elle pas? Vainement je t'implore,
Dieu d'amour, rends l'espoir à mon cœur oppressé.
Tu ne m'exauces point, je vois briller l'aurore;
Je suis seul, l'heure fuit et l'instant est passé.

# La Chute.

Arrête, ami ; d'une ame délirante
N'abuse pas, ne me fais pas mourir ;
Tu ne veux pas immoler ton amante
Au vain attrait d'un instant de plaisir.

Ah ! laisse-moi ! dans ta main qui la presse,
Je sens, hélas ! je sens ma main frémir !
Mais, sauve-moi de ma brûlante ivresse ;
Arrête, ami, ne me fais pas mourir.

Oui, tu l'auras ce don de tout mon être,
Ce don de moi, ce don que j'ai promis ;
Oui, tu l'auras ; oui, tu seras mon maître :
Ah ! c'est pour toi, c'est à toi que je suis !

Mais un seul jour, attends, attends encore :
Demain le glaive aura fui loin de toi.
Me verrait-on trembler quand je t'adore,
Et si la mort ne menaçait que moi !

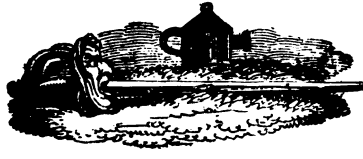
Un œil jaloux veille sur ces murailles,
Un bras vengeur sur nous est étendu ;
Hier encor le son des funérailles
Retentissait dans mon cœur éperdu.

Je suis coupable, et j'entrevois l'abîme ;
Peut-être, hélas ! suis-je à mon dernier jour.
Je suis coupable, et je bénis mon crime,
Si je lui dois ton cœur et mon amour.

J'entends des pas : vois, un fanal s'avance.
Ah ! si quelqu'un... Quel est-il ? Je frémis !

Serait-ce lui ? messager de vengeance !
Lui, mon époux... celui que je trahis !

C'est lui ! Grand Dieu ! notre perte est jurée.
Viens, viens, fuyons, tout est fini pour moi :
S'il faut mourir, que je meure enivrée,
O mon ami, du plaisir d'être à toi !



# La Chaumière.

Palais dorés, cités pompeuses,
Séjour des plaisirs et des jeux,
Votre éclat, vos douceurs trompeuses
Ne sont pas l'objet de mes vœux.
Que puis-je envier sur la terre?
Quel être est plus heureux que moi?
Je chanterai dans la chaumière :
Ermegild, je suis près de toi.

Gloire, ambition, renommée,
Je vous appelais le bonheur;
Je vous aimais, vaine fumée,
Vous aviez enivré mon cœur.

Maintenant, comme la poussière,
Je vous vois passer devant moi;
Je suis heureux dans la chaumière,
Ermegild, je suis près de toi.

Ma voix suppliante, importune,
Avide d'un nouveau trésor,
Jamais, inconstante fortune,
Ne te demandera de l'or.
Puis-je redouter la misère,
Quand celle que j'aime est à moi?
Je suis riche dans la chaumière,
Ermegild, je suis près de toi.

# La Folle.

N'entends-tu pas cette voix qui murmure
Dans le torrent qui gronde sous nos pas?
C'est mon époux; il me parle, il me jure
Qu'il me pardonne : il ne pardonne pas.

Dès que la nuit couvrira la nature,
Tu le verras paraître devant moi :
« Meurs, dira-t-il; meurs, épouse parjure;
« L'abîme attend, il s'ouvre, c'est pour toi ! »

Il m'adorait, je lui fus infidèle,
Il disparut dans ce gouffre profond.

Sur ce rocher, depuis lors, je l'appelle :
Regarde bien, il écoute, il répond :

« Viens, Ermegild, douce et charmante amie !
« Viens, viens encor reposer sur mon sein ;
« Viens, le printems renaît dans la prairie,
« L'autan se tait et le ciel est serein. »

Fuyons, fuyons, je sens frémir la roche !
Fuyons, le spectre est sorti du torrent !
Ne tardons plus, il nous voit, il approche :
Fuyons, fuyons, son souffle est dévorant.

Je l'ai trahi. Terrible fut l'outrage ;
Il vient, il vient ! Dieu, quel sera mon sort !
Ah ! sauvez-moi, sauvez-moi de sa rage !
Je l'ai trahi, j'ai mérité la mort !

Que du plaisir la coupe est décevante !
Ah ! repoussez ce breuvage si doux !
O troubadour ! taisez-vous, taisez-vous ;
Ne chantez pas la rose de Salente.

# Les Ombres.

Sur ce coteau qu'embellit le printems
Je ne vois pas folâtrer la bergère;
Le jeune pâtre, à l'approche des vents,
N'y cherche plus un abri tutélaire.
Un Dieu cruel trouble-t-il la raison
Du malheureux qui s'assied sous l'ombrage?
Quelque serpent, quelqu'horrible dragon,
Est-il, hélas! caché sous le feuillage?

O voyageur, hâte-toi, fuis ces lieux!
Dès que la nuit ramène les ténèbres,
L'écho tremblant de ce bois odieux
Ne redit plus que des plaintes funèbres.

Fils de l'enfer, un démon, un esprit,
Sort du cercueil; il parcourt le bocage.
A son aspect le plus brave pâlit,
Et l'on entend ce sinistre langage :

« Loys! Loys! aiguise ton poignard!
« Viens, qu'attends-tu? la nuit est favorable;
« Voici le lieu, c'est le fils de Guiscard;
« Là te trahit une épouse coupable.
« Il faut du sang! du sang! Laisse ton dard;
« Qu'un coup plus sûr assouvisse ta rage!
« Loys! Loys! aiguise ton poignard!
« Pourquoi tarder? est-ce en vain qu'on t'outrage?

« Loys! Loys! voici l'heure, il est tems!
« Arme ton bras; on approche, c'est elle!

« N'entends-tu pas de ces heureux amans
« Les doux baisers que l'écho te révèle?
« Qu'avec amour, dans ses bras caressans,
« Elle a pressé le traître qui t'offense!
« Loys! Loys! prends ton glaive, il est tems;
« Voici l'instant, l'instant de la vengeance! »

Bientôt des cris au loin portent l'horreur.
On croit entendre une femme expirante;
Un spectre noir, éperdu de fureur,
Sur le côteau traîne une ombre sanglante.
C'est vainement que ces êtres hideux
Quittent la terre au lever de l'aurore:
En approchant de ce bois ténébreux,
Malgré le jour, le berger tremble encore.

Fuyez la rose et son parfum si doux,

Fuyez, fuyez sa fraîcheur enivrante ;
O troubadour ! taisez-vous, taisez-vous ;
Ne chantez pas la rose de Salente.

# Le

# Cadavre.

# LE CADAVRE.

Creuse encor, plus encor, et que ta main se presse.
Si quelqu'un... si du jour la perfide lueur...
Ami, qu'à tous les yeux à jamais disparaisse
Ce cadavre accusateur !

Qu'il est pesant ! Sur lui repousse cette terre.
On croirait qu'il nous jette un sinistre regard :
Vite, couvre son front ; et dessous cette pierre
Ensevelis ce poignard.

Ah ! je ne le vois plus ! il semble qu'on m'enlève
Un poids qui m'oppressait, qui me serrait le cœur.

Sur votre front la mort était tracée,
Vos yeux étaient sombres, hagards;
Le sang souillait votre pensée,
Et dégouttait de vos regards.

Quand devant vous l'on a parlé d'un crime,
Soudain je vous ai vu pâlir,
Soudain, au nom de la victime,
Égaré, je vous ai vu fuir.

Un cri parfois, un sanglot lamentable,
Semblent révéler un forfait;
O Thébald! êtes-vous coupable?
Dans cette nuit qu'avez-vous fait?

# L'Insomnie.

La nuit s'enfuit ; déjà l'aurore
Prédit le jour à l'univers.
O Thébald ! tu veilles encore,
Tes yeux encore sont ouverts.
En vain sur ta couche brûlante
Gisent tes membres abattus ;
Relève ta tête pesante,
Tu ne dormiras plus.

Je te l'avais dit, la vengeance,
Thébald, porte des fruits amers ;
Jamais le sang de l'innocence
Sèche-t-il à l'œil du pervers ?
Je te l'avais dit quand le glaive,

Quand ton bras... étaient suspendus;
Et maintenant le jour se lève,
Tu ne dormiras plus.

C'est en vain qu'avec la victime
Le forfait croit s'ensevelir,
Il est un dieu qui près du crime
En a placé le souvenir.
C'est en vain qu'on chante ta gloire,
Et qu'on célèbre tes vertus,
Ton cœur a gardé la mémoire :
Tu ne dormiras plus.

# La Voix.

Assassin ! laisse-moi, fantôme impitoyable !

Assassin !

Pourquoi me poursuis-tu de ce cri lamentable ?

Assassin !

Laisse-moi, laisse-moi, je veux jusqu'au matin

Assassin !

Oublier ta présence et le poids qui m'accable.

Assassin !

Eh quoi ! c'est un vain son, c'est une ombre impuissante,

Assassin !

Misérable vapeur que le sommeil enfante,

Assassin !

Prestige que mes yeux cherchent encore en vain,

Assassin !

Qui peut glacer mes sens d'horreur et d'épouvante.

Assassin !

Je n'ai pas de remords; non, non, je suis paisible...

Assassin !

Que puis-je redouter d'un cadavre insensible ?

Assassin !

Il n'est plus, et je vis, je vis le cœur serein.

Assassin !

Dieu n'est qu'un mot; ce mot est-il donc si terrible ?

Assassin !

Je brûle ! je ne sais quel poison me dévore.

Assassin !

N'est-ce pas cette nuit ? oui, c'est avant l'aurore ;

Assassin !

A cette heure, en ces lieux, il me tendait la main,

Assassin !

Il pleurait; j'ai frappé, je frapperais encore.

Assassin !

Mais parlons bas, plus bas; on écoute, silence !

Assassin !

Un bruit de fers... fuyons... amis... mon innocence...

Assassin !

Ce n'est pas moi, non, non: quoi l'on pourrait!.. Demain...

Assassin !

Des juges !.. l'échafaud... Dieu ! le bourreau s'avance...

Assassin !

# L'Inconnu.

Quel est cet inconnu qu'entoure le mystère ?
Sa présence m'inspire un horrible respect.
J'ai demandé son nom, vaine fut ma prière.
Tout le monde se tait et fuit à son aspect.

Son œil noir et perçant, son regard immobile,
Cet étrange sourire, inspirent la terreur;
Et du pli de son front la trace indélébile
Révèle le poison qui dévore son cœur.

Quel est-il? d'où vient-il? hélas! qu'a-t-il pu faire?
Était-il la victime? ou fut-il le bourreau?

Repoussé du lieu saint, dépouillé du suaire,
N'aurait-il pas d'asile au delà du tombeau?

On l'a vu mainte fois sortir de la chapelle
Où repose le corps d'un antique baron;
De son buste de marbre il semble le modèle;
Souvent on l'entendit qui répétait son nom.

On dit que chaque soir il rentre dans la tombe;
Qu'à minuit, sur la terre, on le demande en vain.
On dit que dans l'enfer à cette heure il retombe,
Et qu'il ne reparaît qu'au soleil du matin.

On dit qu'il est damné, qu'un démon qui le guide
Dès l'aube lui permet de se montrer au jour,
Et qu'il faut aussitôt qu'un crime, un homicide,
Au milieu des vivans signale son retour.

Depuis qu'il a paru, mille récits funèbres
Dans ces murs malheureux ont répandu l'effroi.
On redoute le jour, et l'on craint les ténèbres :
Quel est cet inconnu? parlez, dites-le-moi ?

# L'Attente.

N'entend-il plus l'amante qui l'implore?
Une autre, hélas!... Est-ce un secret aveu?
L'heure est passée, il ne vient pas encore.

# Le Don.

Un jour, un seul jour de plaisir,
Et demain je saurai mourir.

C'est vainement que je vous aime,
Je verse des pleurs superflus :
Non, votre cœur n'est plus le même,
Ingrat; non, vous ne m'aimez plus.
Naguère vous me trouviez belle;
Si vous en avez souvenir,
Soyez encore un jour fidèle,
Et demain je saurai mourir.

Pour rendre votre ame constante,
S'il faut des liens plus puissans,

S'il faut de la vertu mourante
Étouffer les derniers accens,
Eh bien! parjure, criminelle,
J'oublîrai jusqu'au repentir.
Soyez encore un jour fidèle,
Et demain je saurai mourir.

Vous l'ordonnez... je suis coupable.
Eh! que m'importe le remord?
L'abandon seul est redoutable,
L'abandon est plus que la mort.
Loin de moi, raison trop cruelle,
Qui si long-tems me fit souffrir!
Soyez encore un jour fidèle,
Et demain je saurai mourir.

# L'Ingratitude.

Il est minuit; ne partez pas encore,
Je vous en prie, attendez jusqu'au jour.
Restez, hélas! restez jusqu'à l'aurore:
Un seul instant a-t-il détruit l'amour?

Un seul instant a-t-il éteint la flamme,
Ce feu charmant prêt à me consumer?
Un seul baiser a-t-il glacé votre ame?
Un seul baiser empêche-t-il d'aimer?

Ah! j'avais cru, dans ma folle tendresse,
Que le plaisir enchaînait pour toujours;
Ah! j'avais cru que cette heure d'ivresse
Me réservait d'éternelles amours.

Je le vois trop, dans votre impatience,
Vous calculez, cruel, tous les momens.
J'ai tout donné, jusqu'à mon innocence;
Allez, partez, laissez-moi mes tourmens.

# Le Poison.

J'HÉSITERAIS encor? et c'est quand le perfide
Me préfère un indigne objet!
Le sort en est jeté; que la haine me guide:
Lui-même a dicté son arrêt.

Ce poison... il est là... la coupe, le breuvage...
Une heure... Il va bientôt venir.
Qui m'arrête? Je l'aime! il me trompe, il m'outrage,
Il me trahit : il doit mourir.

Peut-être l'échafaud... Qu'importe? la vengeance
Est aujourd'hui tout mon espoir;
Je dédaigne la mort; dès long-tems la souffrance
A perdu sur moi son pouvoir.

On approche; c'est lui,... Sur ma bouche livide
S'il pouvait lire son destin!
Non, non, il ne craint pas une amante timide;
Il croît que son courroux est vain.

Le voici... Je frémis... Il regarde, il hésite.
Malheureuse! A-t-il entendu?
Non; son œil est serein... Comme mon cœur palpite!
Il verse... il va boire... il a bu.

# Le

# Mystère.

# LE MYSTÈRE.

Si vous entrez dans cet épais bocage,
Quand l'alouette annonce le matin,
Vous entendez sous la voûte sauvage
Un son bizarre et qui n'a rien d'humain.

Est-ce la voix d'un dieu que l'on ignore?
Est-ce l'oiseau messager de malheur?
Est-ce le cri du chantre de l'aurore?
Est-ce un prestige, enfant de la frayeur?

Si vous allez jusqu'à l'ombre du chêne
Dont le vieux tronc semble braver le tems,

Vous y voyez, au bord de la fontaine,
Une étrangère aux regards éclatans.

A ce murmure inspirant la tristesse,
Succède un chant, un langoureux accord ;
Mais redoutez sa séduisante ivresse,
Car dans ce lieu le sommeil est la mort.

Veillez, veillez, sinon plus d'espérance,
Vous n'aurez plus qu'à languir ici-bas ;
Et le tombeau, ce terme à la souffrance,
De vos tourmens ne vous sauvera pas.

Cette inconnue, à votre dernière heure,
Près du cercueil, hélas ! viendra s'asseoir,
Et vous suivra dans la sombre demeure :
Son nom, alors vous pourrez le savoir.

*

# Le Bois.

Au plus profond du bois, un chêne solitaire
Couvre de ses rameaux un gazon toujours vert;
Un ruisseau qui serpente arrose la fougère;
Pourquoi, vallon charmant, es-tu toujours désert?

Sous ces bosquets, dit-on, quand l'aube les colore,
Une nymphe paraît, belle de mille attraits;
Mais dès qu'on l'aperçoit, un feu qui vous dévore
S'attache à votre cœur et ne s'éteint jamais.

Je n'en puis pas douter, c'est quelque enchanteresse.

Le pâtre du vallon ne fait plus que gémir;
Et ce jeune imprudent, qui la cherchait sans cesse,
Frappé d'un mal soudain, hélas! vient de mourir.

# La Vision.

Souvent le soir, quand l'horizon est sombre,
Quand tout se tait, quand tout dort, à minuit,
A mes côtés soudain je vois dans l'ombre
Paraître un sylphe, un fantôme, un esprit.

Est-ce un génie ? un démon ? est-ce un ange ?
N'est-ce qu'un rêve ? est-ce un être réel ?
Qui me dira si ce prestige étrange
Vient de l'enfer, de la terre ou du ciel ?

Aux longs cheveux dont les boucles d'ébène
Couvrent les plis du voile des tombeaux,

On croirait voir la trompeuse syrène
Que le pêcheur aperçoit sous les eaux.

Fille des nuits, la haine et la colère
N'éclatent pas sur ton front radieux ;
Mais dis-le-moi, parle, que viens-tu faire,
Seule, à minuit, seule, si loin des cieux?

Es-tu l'esprit de la jeune bergère
Qui l'an passé mourut avec les fleurs?
Es-tu celui de la pauvre étrangère
Qui dans les flots a fini ses malheurs?

Es-tu... Non, non, tu n'es pas cette fée
Dont l'art puissant sait fasciner les yeux,
De qui l'écho d'une voix étouffée
Redit au loin les chants mystérieux.

Peut-être encor reviens-tu sur la terre
Revoir les lieux où tu vécus jadis;
Peut-être es-tu l'image de ma mère
Qu'un songe heureux vient offrir à son fils.

Mais, dis-le-moi : quand l'orient se dore,
Aux premiers feux, qui donc te fait pâlir?
Lorsque le coq vient annoncer l'aurore,
Pourquoi son chant te fait-il tressaillir?

Pourquoi voit-on ma colombe fidèle
Fuir ton aspect, comme l'œil du vautour?
Mon chien gémir, et la rose nouvelle
Se dessécher comme au dernier beau jour?

Pourquoi la lune était-elle sanglante,

Quand ses rayons s'arrêtèrent sur toi?
Pourquoi ta main, livide, transparente,
Se leva-t-elle entre le ciel et moi?

# Méra.

J'ai vu passer Méra tout près du cimetière;
Minuit allait sonner, et la vierge pleurait;
Je suis entré soudain : j'ai vu sur la poussière
Un cadavre gisant, qu'un spectre conjurait.

Ce n'était pas Méra; déjà près de sa mère,
Plus leste que le faon, elle était de retour;
Mais seule dans ces lieux qu'avait-elle été faire?
Était-ce un rendez-vous d'espérance et d'amour?

Ah! nul être vivant n'aurait à pareille heure
Osé se reposer dans ce séjour d'horreur;
Les morts mêmes, les morts, dans leur sombre demeure,
Frémissans, imploraient le saint nom du Seigneur.

Que cherchait donc Méra? Si belle, si chérie,
Qui pouvait l'attirer ainsi près du cercueil?
Hélas! serait-il vrai qu'un jour, dans la prairie,
On la vit s'entourer des replis d'un linceul?

Ah! pourquoi voudrait-elle effrayer la nature?
Pourquoi se plairait-elle à l'ombre des tombeaux?
Quelqu'esprit malfaisant avait pris sa figure
Pour attrister mon ame et troubler mon repos.

Si j'ai trouvé son voile oublié sur la pierre,
C'était encore un piége ourdi par le démon;
Mais pourquoi donc jamais n'est-elle à la prière?
Pourquoi donc le pasteur tremble-t-il à son nom?

# Le Cimetière.

Vite, éteins ce flambeau! sa perfide lumière
Révélerait nos pas dans ces horribles lieux;
Cachons ce qu'on a fait aux regards de la terre,
Et puissions-nous aussi le dérober aux cieux!

Où m'as-tu donc conduit? quels sont ces cris funèbres,
Ces larmes, ces sanglots, ces accens de douleur?
Quel est donc ce serpent glissant dans les ténèbres,
Dont les replis glacés ont entouré mon cœur?

J'ai vu, j'en suis certain, une ombre menaçante;
Elle agitait un glaive et contemplait mon sein;
Elle a posé sa main sur ma main frémissante,
Et m'a dit: « C'en est fait, nous nous verrons demain. »

Que m'as-tu conseillé? dis, que m'as-tu fait faire?
Quel est donc le forfait que nous avons commis?
Je n'ai pas pénétré ce terrible mystère;
De remords et d'effroi cependant je gémis.

Tu sembles me chérir; la candeur, l'innocence
Sont peintes dans tes yeux, tes yeux si pleins d'amour!
Pourquoi m'as-tu montré ta fatale puissance?
Pourquoi me retiens-tu dans ce triste séjour?

Ta grâce, ta beauté ne sont-ils que prestige?
N'es-tu qu'un vain fantôme, ennemi des mortels?
Veux-tu m'épouvanter de sinistres prodiges?
Veux-tu me dévouer à des feux éternels?

Naguère on m'avait dit de craindre ta tendresse;
Ton amour, disait-on, est un arrêt de mort.

Hélas ! et n'écoutant que ma fatale ivresse,
A ton premier baiser je bénissais le sort.

Le rayon du matin blanchit le cimetière ;
Sortons, Méra, sortons de ce funeste lieu :
Il ne nous reste plus, après ce noir mystère,
Que l'horreur des humains et le courroux de Dieu.

# La Rencontre.

# LA RENCONTRE.

Oui, je la vois encore; ô Dieu, qu'elle était belle!
Des flots d'adorateurs se pressaient sur ses pas :
Non, non, ce n'était point une simple mortelle;
La terre n'a jamais possédé tant d'appas.

Je n'osais approcher; mon timide délire...
Redoutait à ses yeux de révéler mon cœur;
Quand ma main fit vibrer les cordes de ma lyre,
Ma voix ne modula que des chants de douleur.

Quels étaient ces accens? avais-je dans mon ame
Trouvé des sons divins long-tems ensevelis?

Cette ame en traits d'amour, en mille traits de flamme
Se montrait-elle alors à ses regards surpris ?

Je ne sais, mais bientôt retombé sur la terre,
Auprès de moi je vis une jeune beauté ;
L'amour luttait encor contre l'honneur austère,
Et déjà dans ses yeux brillait la volupté.

Amour, tu l'emportas ; quel charme ! quelle ivresse !
Mes lèvres ont pressé la coupe du plaisir :
Mais ce bonheur si grand, ô douce enchanteresse,
Ainsi que les beaux jours doit-il s'évanouir ?

Ce bonheur fuira-t-il comme la fleur nouvelle
Qui du soleil de mai vient annoncer le cours ?
Ah ! ne me quitte plus ; lorsque l'on est si belle
Il faut n'aimer jamais, ou bien aimer toujours.

*

# L'Indifférence.

Rose, ornement du bocage,
Que j'admire ta fraîcheur!
Rien n'égale sous l'ombrage
Ton parfum et ta couleur.
Mais rose, rose cruelle,
A quoi te sert de charmer?
A quoi te sert d'être belle,
Quand tu ne sais pas aimer?

En vain sur ta noble tige
Que balance le zéphyr,
Le papillon qui voltige
Veut éveiller le désir;

En vain l'iris émaillée
Brille à l'éclat d'un beau jour,
Le ramier sous la feuillée
Te dit les plaisirs d'amour :
O rose, rose cruelle,
Tu ne veux que nous charmer ;
A quoi te sert d'être belle,
Quand tu ne sais pas aimer ?

# Le Pressentiment.

A mes pieds, ce matin, j'ai vu tomber la rose;
J'ai rendu grâce au Ciel de mon sort opportun.
Elle était jeune encore, hélas! à peine éclose,
Elle n'avait plus de parfum.

Rose, d'où venais-tu? toi rose, toi la reine,
La gloire du bosquet, qui t'amène en ces lieux?
Du zéphyr caressant as-tu suivi l'haleine?
Ou viens-tu du séjour des dieux?

Mais quel Dieu si cruel, de la terre céleste
Aurait pu repousser un si charmant trésor?
Tu n'as plus ton parfum, mais ta fraîcheur te reste,
Et ton doux éclat brille encor.

Tu ne me réponds pas, et ton sein est humide.
O rose, qu'as-tu fait? crains-tu le papillon?
Ou bien sur le coteau, de l'abeille perfide
Aurais-tu senti l'aiguillon?

Serais-tu, dis-le-moi, cette beauté parjure
Qui voudrait m'enivrer pour bientôt me trahir?
Ah! ne me trompe pas, rose, je t'en conjure;
Pourquoi me ferais-tu mourir?

On dit que dans ton sein une épine cruelle
Qui se cache à nos yeux est prête à déchirer;
Que souvent tu ne veux, rose, paraître belle
Qu'afin de nous faire pleurer.

Mais moi qui loin de toi, moi qui vivais paisible,
Moi qui ne cherchais pas ton aspect enchanteur,

Me réserves-tu donc, à mes pleurs insensible,
L'affreux destin du ravisseur?

Tu n'as plus de parfum, et cependant je t'aime;
O rose, en te voyant tous mes sens sont émus,
Mon cœur sera pour toi, rose, toujours le même,
Et demain tu n'aimeras plus!

# Le Consolateur.

Jeune étranger, qu'attends-tu sur la rive?
Pourquoi tes yeux sont-ils baignés de pleurs?
Pourquoi, pensif, à l'onde fugitive
As-tu redit tes secrètes douleurs?

Répète encor le récit de tes peines,
Peut-être, ami, puis-je les adoucir;
D'une infidèle as-tu porté les chaînes,
Et ne peux-tu les briser sans mourir?

Point n'est ici de larmes éternelles,
Point n'est de pleurs qu'on ne puisse étancher;

Quand sans espoir nous les croyons mortelles,
L'aile du tems, ami, vient les sécher.

J'ai comme toi, dans mon triste délire,
Amant trahi, demandé le trépas;
Une autre belle a daigné me sourire,
Je l'entendis, et je ne mourus pas.

# La Trahison.

Réjouis-toi, coquette impitoyable !
Vois mes sanglots, tressaille de plaisir :
Je cède enfin à la main qui m'accable.
Réjouis-toi, je n'ai plus qu'à mourir.

Que t'ai-je fait? ma vie était paisible,
Ton art affreux a troublé mon repos ;
J'étais heureux, tu m'as rendu sensible,
Je t'ai chéri, tu m'as comblé de maux.

Ce jeu barbare a-t-il donc tant de charmes ?
Peux-tu sourire au cri de la douleur ?
Quelle douceur trouves-tu dans mes larmes,
Dans les tourmens qui déchirent mon cœur ?

Cette amitié que tu vantais, cruelle,
Cette amitié, ce céleste trésor,
Tu me l'offrais, toi, parjure, infidèle,
Tu me l'offrais pour me trahir encor!

Quand à t'aimer bornant mes espérances,
Ivre d'amour j'étouffais mes désirs,
Tu calculais froidement mes souffrances,
Et sur mes maux mesurais tes plaisirs.

Sois donc heureuse, admire ton génie,
Dis, en voyant où m'a réduit le sort:
« Il m'adora, j'ai désolé sa vie;
« Il fut constant, et j'ai causé sa mort. »

# L'Insensé.

Ce malheureux qui sous l'ombrage
Murmure sa triste chanson,
Naguère était paisible et sage,
Mais il a perdu la raison.
Du coup qui menace sa vie
Depuis deux ans il est blessé ;
Il aime, plaignez sa folie,
Priez pour le pauvre insensé.

Une fée injuste, inflexible,
Sur lui jeta, dit-on, un sort.
Depuis ce tems il est sensible.
Infortuné, que n'est-il mort !

Par sa puissance la cruelle
Dans ses nœuds le tient enlacé.
Il est constant, il est fidèle :
Priez pour le pauvre insensé.

Ne croyez que l'enchanteresse
Ait des secrets bien étonnans :
L'esprit, la grâce, la jeunesse,
Sont ses philtres, ses talismans.
Mais, hélas ! perfide, légère,
Son cœur est trompeur et glacé.
Sans aimer elle a l'art de plaire :
Priez pour le pauvre insensé.

A sa douloureuse constance
Trouvant un barbare plaisir,
L'ingrate éveille l'espérance,

Et son mal ne peut pas guérir.

Il s'éloigne, elle le rappelle ;

Il revient, il est repoussé.

Il pleure, elle s'en croit plus belle :

Priez pour le pauvre insensé !

# Le
# Rapt.

# LE RAPT.

Que me demandes-tu? je suis en ta puissance ;
Ce que j'ai refusé, tu peux me le ravir ;
Mais songe à l'avenir. Quelle est notre espérance?
Hélas! à moi la mort, à toi le repentir.

Montre-toi généreux, épargne ma faiblesse,
Ne me rends pas la vie un malheur, un fardeau ;
Envers toi tout mon crime, hélas! est ma tendresse :
Pour prix de tant d'amour, seras-tu mon bourreau?

Je n'ai rien, mon trésor est ma seule innocence ;
Laisse-moi le seul bien que tu peux m'arracher,

Et le bonheur, ami, sera ta récompense;
Va, dans le crime en vain on prétend le chercher.

Quel démon t'égara lorsque, loin de ma mère,
Sans écouter ses cris, insensible à ses pleurs,
Tu m'entraînas? ce jour où ma douleur amère
Ne put ni te fléchir ni calmer tes fureurs?

Ah! celui qui m'entend, qui te voit, que j'implore,
Ce Dieu qui sur ton front tient le glaive vengeur;
Ce Dieu qui va frapper, si je l'appelle encore,
Ce Dieu, ce Dieu puissant ne te fait-il pas peur?

Mais je l'invoque en vain; une horrible pensée,
Un funeste délire embrase ton regard;
Par ta coupable main ma main déjà pressée,
Frémit, et ton silence a dit : « Il est trop tard. »

Ami, ce que tu veux, c'est le sang d'une amante,
Oui, oui, le déshonneur est son arrêt de mort.
Ah ! c'est aussi le tien ; ton ame repentante
Ne résistera pas au poison du remord.

Il ne me reste plus qu'une larme impuissante,
Elle n'éteindra pas ton funeste désir.
Déjà ton bras m'enlace et ta bouche brûlante
Étouffe ma prière et mon dernier soupir.

Tu ne m'écoutes plus ; eh bien ! puisque d'un crime
Je ne puis t'inspirer le salutaire effroi,
Viens donc, enivre-toi, cruel, de ta victime,
Et que le châtiment ne tombe que sur moi !

# Lora.

Ah ! que tes yeux sont beaux, que ta bouche est charmante !
Le lis n'égale pas la blancheur de ton sein ;
Que je t'aime, Lora ! que ton aspect m'enchante !
Mais laisse ce poignard que je vois dans ta main.

Suis-je donc l'ennemi, Lora, qui te menace ?
Je suis à tes genoux, j'y suis brûlant d'amour ;
Vois, j'ai mis à tes pieds mon casque, ma cuirasse ;
Je goûte près de toi le calme d'un beau jour.

Qui donc veux-tu frapper ? vainement le sourire
Sur tes lèvres paraît, il n'est pas dans ton cœur.
Je lis dans tes regards un étrange délire,
Quelque sombre penser qui me glace d'horreur.

Qu'as-tu fait cette nuit ? Hélas ! je me rappelle...
Dans l'ombre j'entendis un long gémissement,
Je reconnus ta voix ; une plainte nouvelle
Au retour de l'aurore étonna ton amant.

Hier on t'avait vue errante sur la rive,
Sous un voile de deuil et regardant les cieux,
Tu semblais, m'a-t-on dit, inquiète, pensive,
Et des pleurs abondans s'échappaient de tes yeux.

Tu ne me réponds pas, et ton glaive s'agite ;
Tu me montres la terre, elle est teinte de sang.
Qu'as-tu fait cette nuit? réponds-moi, réponds vite ;
Ah ! ce cœur que j'aimais n'est-il plus innocent ?

Dis-moi, Lora, dis-moi, quelle est donc la victime?
Seule tu vins ici, seule tu reposais ;

Dis-moi, Lora, dis-moi, dis-moi quel est ton crime,
Et sur qui ta fureur a dirigé ses traits ?

Est-ce une erreur? semblable à la vapeur légère,
Je te vois t'élever sur l'aile du zéphyr:
Fantôme précurseur, prestige funéraire,
Viendrais-tu m'annoncer un funeste avenir?

Mais ton flanc est ouvert, ah! quelle main cruelle
A déchiré ce sein, ce sein qui fut à moi?
Qui m'a ravi ce cœur, ce cœur simple et fidèle?
Qui m'a ravi Lora?... Malheureuse!... c'est toi!...

# L'Imprécation.

# L'IMPRÉCATION.

Erynnis, entends-moi ; viens aussi, noire Hécate ;
Vous, filles de l'Érèbe, allumez vos flambeaux ;
Rien ne me retient plus, que ma fureur éclate!
Je vous invoque tous, esprits, dieux infernaux!

Qu'on me donne ce fer ; s'il faut une victime,
Que le sang d'un esclave inonde le parvis ;
Pour exaucer mes vœux vous demandez un crime,
Je n'hésiterai pas ; voyez, il est commis.

Déjà j'entends la voix de la noire Euménide,
Déjà j'entends du fouet le sifflement vengeur ;

Que ses affreux serpens entourent le perfide,
Qu'ils s'attachent à lui, qu'ils lui rongent le cœur !

Que le vautour sanglant descende du Caucase,
Qu'il s'unisse à ses flancs, qu'il découvre ses os !
Que le feu des enfers l'environne et l'embrase,
Et le dévore encore au delà des tombeaux !

Que tout ce qu'il chérit dans les tourmens périsse !
Que sa mère et sa sœur expirent sous ses yeux !
Et toi, toi son amante, est-il quelque supplice
Dont la douleur égale et ma haine et mes vœux ?

Oui... qu'il te semble ingrat, infidèle, parjure !
Qu'une noire fureur puisse aussi t'assiéger !
Que tu souffres enfin tous les maux que j'endure,
Et souffres sans espoir de pouvoir te venger !

*

# Le Poignard.

Venez, venez, Orcan, il va bientôt paraître ;
Voici le fer, frappez, vous me l'avez promis ;
Apportez à mes pieds la tête de ce traître ;
Frappez, je vous aime à ce prix.

Oui, je vous aimerai. Si vous me trouvez belle,
Le présent, l'avenir, ce cœur, tout est à vous ;
J'en atteste les dieux, je vous serai fidèle ;
Orcan, vous serez mon époux.

Ne craignez rien de moi, bannissez vos alarmes.
L'aspect du sang humain, Orcan, me fait frémir ;

Mais je suis outragée; il fait couler mes larmes,
Il a mérité de mourir.

Ce palais, ces trésors seront votre conquête,
Les plaisirs, les honneurs vont naître sous vos pas,
De la couronne, enfin, je ceindrai votre tête,
Et je ne la briserai pas.

Vous hésitez encore, oui, votre main balance;
Traître, vous pâlissez; redoutez mon courroux.
Ah! si vous différez d'un instant ma vengeance,
Tremblez! je vous livre à ses coups!

# L'Arrêt.

Qu'on creuse son cercueil! que l'arrêt s'accomplisse!
Je l'ordonne, qu'on obéisse.

Ici l'on va conduire un guerrier désarmé :
Que sa tête à l'instant roule au fond de l'abîme!
Ce guerrier, c'est celui... lui que j'ai tant aimé!
Il mérite la mort, il a commis un crime.

Le perfide a trahi ses vœux et ses sermens;
Lorsque je l'adorais, il me fut infidèle.
Ah! tout son sang est peu pour venger mes tourmens;
Et je voue à son ombre une haine éternelle.

N'oubliez pas surtout, avant de le frapper,
De lui nommer la main qui traça la sentence :
Qu'il sache qu'à ma haine on ne peut échapper,
Contre ma volonté qu'il n'est pas d'espérance.

Mais il vient ; son aspect redouble mes fureurs ;
Qui croirait à ses traits que cette ame est félonne ?
Il me voit, il accourt ; ciel ! il verse des pleurs,
Il est à mes genoux. Amis, je lui pardonne.

# Les

# Souvenirs.

# LES SOUVENIRS.

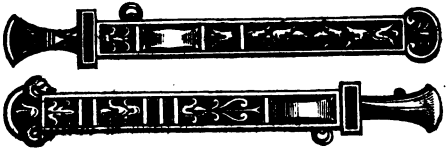
Qu'ils étaient beaux, ces nobles chants de guerre,
Ces cris vaillans, précurseurs des combats!
Nos bras alors faisaient trembler la terre;
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas?

En écoutant, au jour de la tempête,
Des bataillons le terrible fracas,
Du monde entier nous rêvions la conquête:
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas?

Dans la mêlée, à l'aspect du carnage,
Quand pâlissaient les plus braves soldats,

Nos fiers accens ranimaient leur courage,
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas?

Lorsqu'au retour nous chantions la victoire,
Mille beautés se pressaient sur nos pas;
Elles disaient : « Qu'ils sont brillans de gloire! »
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas?



# L'Avertissement.

Ou vas-tu, Durandart? ah! quel démon t'inspire?
Où t'entraîne un objet trompeur?
La Gloire n'est jamais la fille du Délire,
Le héros est celui qui commande à son cœur.

Vainement sur son front il voit gronder l'orage,
La foudre éclate sur ses pas;
Aux autans déchaînés opposant son courage,
La fortune l'éprouve et ne l'étonne pas.

A travers les torrens dirigeant sa nacelle,
Il brave la rage des flots;
Et lorsque le rocher déjà cède et chancelle,
Seul, il est immobile au milieu du chaos.

Le souci dévorant, de ses ailes funèbres
Voudrait en vain l'envelopper;
Comme l'aigle, son œil éclaire les ténèbres;
Le glaive l'environne et ne peut le frapper.

Sur lui si le destin fait tomber sa furie,
Il ne versera pas de pleurs;
Au jour de l'infortune il supporte la vie,
Sans fatiguer le ciel d'inutiles clameurs.

Calme dans ses tourmens, paisible est sa prière;
Son cœur a dit : « Je suis mortel. »
Lorsque l'heure est venue, à cette heure dernière
Sans crainte il se soumet à l'arrêt éternel.

# Le Transfuge.

A minuit, soyez tous demain sur la colline,
Tous ayez votre lance et votre bouclier ;
Mais surtout vers ce lieu qu'aucun ne s'achemine,
S'il n'a pas l'espérance et le cœur d'un guerrier.

On a vu dans la plaine une horde étrangère,
On a vu Durandart animer sa fureur ;
Durandart, avec nous qui combattait naguère
Et dont le brave aussi célébrait la valeur !

Le bras de Durandart levé sur la patrie !
Durandart un perfide ! amis, qui l'aurait cru ?
On prétend qu'une femme, une horrible furie,
A troublé sa raison et détruit sa vertu.

En vain il fut vaillant, il n'est plus redoutable ;
Ne vous rappelez pas ses antiques travaux :
Le glaive est émoussé quand la main est coupable,
Et contre la patrie il n'est pas de héros.

Les dieux sont avec nous ; ennemis du parjure,
Peuvent-ils seconder celui qui les brava ?
En combattant pour nous, ils vengent leur injure ;
Durandart les trahit, Durandart périra.

De cent peuples divers, en vain il s'environne :
Parmi les nations le trait va le saisir.
Amis, de son malheur quel noble cœur s'étonne ?
Heureux si dans nos rangs il avait su mourir !

# L'Aveu.

Guerrier, je te l'ai dit : Le traître
Sur mon cœur a perdu ses droits;
Guerrier, l'étranger est ton maître,
Il règne, il te dicte des lois.

C'est pour lui que j'ai vu ta lance
Resplendir d'un éclat fatal,
Que je t'ai vu dans le silence
Attendre un horrible signal.

Lorsque tu servais ta patrie,
Lorsque pour elle tu t'armais,
Alors je me croyais chérie,
Alors, Durandart, je t'aimais.

Mais quand, la victoire infidèle
Abandonnant notre étendard,
Tu tournas, perfide comme elle,
Sur nous la pointe de ton dard;

De la fortune fugitive,
Quand, malheureux adorateur,
Tu la suivis sur l'autre rive,
Sous la chaîne de ton vainqueur;

Dès ce jour, inflexible amante,
Étouffant un dernier soupir,
De cette flamme dévorante
J'éteignis jusqu'au souvenir.

Je fis plus : de ton sang avide,
Contre toi j'invoquai les dieux;

Je maudis la main parricide
Qui déshonorait tes aïeux.

Et tu veux qu'aujourd'hui, parjure,
Oubliant mes sermens, mes vœux,
Et ton forfait, et ton injure,
Je cède à de lâches aveux!

Du sang des preux noble héritière,
Suis-je le prix du déshonneur?
La patrie est-elle moins chère,
Moins sacrée, au jour du malheur?

Jamais l'ennemi du rivage
Où mes pères ont vu le jour,
Jamais celui qui les outrage
Ne doit prétendre à mon amour.

Ne reste point sur cette terre,
Où ton aspect répand le deuil;
Retourne à la rive étrangère :
Ici tu n'as pas de cercueil.

# Le Météore.

Vous voyez tous ce pâle météore
Qui s'élève sur le brouillard,
Qui paraît, fuit, revient et fuit encore :
C'est le spectre de Durandart.

Regardez bien ! on reconnaît sa lance,
Et sa cuirasse et son cimier,
Ce fer sanglant, gage de sa vaillance,
Et sa couronne de laurier.

De l'aquilon si l'haleine plaintive
Ne faisait pas mugir ces bois,
N'en doutez pas, votre oreille attentive
Entendrait le son de sa voix.

Le voyez-vous? il couvre la colline
Ainsi qu'un sinistre rameau,
Sur les autans déjà sa voix domine
Comme les accens du corbeau.

L'astre du jour, à son aspect terrible,
Semble pâlir et se cacher;
Le roc glacé, cessant d'être insensible,
Frémit et craint de le toucher.

Mais nous, amis, quand nous tenons le glaive,
Du front nous atteignons les cieux.
C'est vainement que Durandart se lève,
Nous ne redoutons que les dieux.

# Mainfroi.

Heureux est le fils de la guerre
Qui n'a jamais trahi sa foi,
Qui sait combattre, aimer et plaire !
Heureux le preux, heureux Mainfroi !
Bergères, écoutez Estelle
Redire, en montrant le guerrier :
« Voilà celui qui fut fidèle,
« Voilà Mainfroi, mon chevalier.

« Modeste au jour de la victoire,
« Superbe quand il fut vaincu,
« Il a gardé toute sa gloire
« Et tout l'éclat de sa vertu.

« Jamais sous la lance ennemie
« Il n'a courbé son front altier;
« Il aima l'honneur et sa mie :
« Voilà Mainfroi, mon chevalier.

« Jamais dans le sang de son frère
« Il n'a trempé sa noble main ;
« Il n'a pas suivi la bannière
« Du parjure et de l'assassin.
« Au vain éclat du diadème
« Il sut préférer un laurier;
« Voilà le preux, celui que j'aime,
« Voilà Mainfroi, mon chevalier. »

# L'Exilé.

# L'EXILÉ.

Seigneur, j'invoquerai le jour de ta clémence;
Et la voix du pécheur
S'élevant jusqu'à toi, forte de l'espérance,
Chantera ta grandeur.

Tu comblas mon printems de gloire et de richesses,
Ta main me bénissait;
Et triste de ma joie, en voyant tes largesses,
L'envieux pâlissait.

Tu m'as repris les dons de ta magnificence;
De tes présens, Seigneur,

Il ne me reste plus que ma reconnaissance,
Mon amour et mon cœur.

Dieu juste, j'ai péché, car le bras de mon frère
S'est armé contre moi.
Il a frappé mon front du glaive sanguinaire,
Et méconnu ta loi.

J'ai, loin de mon pays, à la rive étrangère
Demandé le repos;
Mais l'étranger fut sourd, et je n'ai sur la terre
Recueilli que des maux.

Exilé, je touchais au terme de la vie,
Et l'espoir semblait fuir.
France, sans te revoir, ô France, ma patrie !
Je craignis de mourir.

Tes fils à mon amour opposèrent leurs armes.
Vainement je disais,
En leur ouvrant mon sein, en leur montrant mes larmes :
« Amis, je suis Français. »

Ils ne m'entendaient pas, et ma voix suppliante
Se perdait dans les airs.
Ils chantaient à grands cris la liberté naissante,
En me chargeant de fers.

L'aspect de ma tristesse animait leur colère.
Pour adoucir leurs cœurs,
J'étouffais les sanglots de ma douleur amère,
Et taisais mes malheurs.

Mais devant toi, mon Dieu, leur colère fut vaine :
La haine pardonna,

Et lorsque je tombai sous le poids de ma chaîne,
Le glaive m'épargna.

J'étais nu sur la terre ; un reste d'existence
Vint entr'ouvrir mes yeux.
Le jour brillait encor, je reconnus la France,
Et je me crus heureux.

Je n'avais pour tout bien que l'air et la lumière ;
Mon cœur était serein :
Du champ de mes aïeux je foulais la poussière,
Et j'oubliais ma faim.

Je marchai, je revis la maison de mon père,
Après un si long deuil.
Joyeux, je m'approchais ; une main étrangère
Me repoussa du seuil.

Je demandai sa tombe à la croix solitaire
Dans le champ du repos.
L'impie avait brisé le marbre funéraire,
Et dispersé ses os.

Mais je te revoyais puissante et glorieuse,
O terre où je naquis !
Pauvre je revenais, tu me semblais heureuse,
Mes maux étaient finis.

# Le Pauvre Honteux.

Il ne demande pas, mais sur son front livide,
Ah! ne lisez-vous pas ces mots affreux : « J'ai faim! »
Il ne demande pas; il est fier et timide :
Lui refuserez-vous, hélas! un peu de pain?

Hâtez-vous, le tems presse; une minute encore,
Et peut-être à vos pieds vous le verrez mourir.
La faim depuis trois jours le ronge, le dévore;
Il ne demande pas, car il faudrait rougir.

Il fut soldat, dit-on; soldat il était brave,
J'entendais autrefois célébrer sa vertu.
Oui, ce regard n'est pas le regard d'un esclave;
Il a, n'en doutons pas, vaillamment combattu.

Emmenons ce vieillard dans notre humble chaumière.
Père, ce n'est pas lui qui nous appauvrira.
Il portera bonheur à la famille entière;
Emmenons-le, mon père, et Dieu nous bénira.

On dit qu'il fut frappé d'une injuste sentence.
Quel était son forfait? un ancien souvenir;
Courtisan du malheur, dédaignant la puissance,
Son cœur était fidèle, ah! pourquoi l'en punir?

Toi, tu n'es pas heureux, tu n'es pas insensible.
Nous connaissons aussi le tourment de la faim.
Mon père, tu le sais, tu sais qu'il est horrible;
Mais pour un jour encor n'avons-nous pas du pain?

# Le Proscrit.

Restez, pauvre proscrit,
Oui, je vous en conjure;
C'est en vain qu'il fait nuit,
La nuit n'est pas obscure.
Au sortir de ces lieux
On vous attend peut-être.
Le ciel est radieux,
La lune va paraître.

Caché près de ces bois,
Et d'un air de mystère,
Un soldat a deux fois
Regardé la chaumière;

Dans son œil soucieux
Brillait l'ame d'un traître.
Le ciel est radieux,
La lune va paraître.

Un cri vers le couchant
A frappé mon oreille :
Il est quelque méchant
A présent qui s'éveille.
Un éclat dangereux
Peut vous faire connaître.
Le ciel est radieux,
La lune va paraître.

Ce chien depuis ce soir
S'inquiète et s'agite,
Parfois il semble voir

Une ombre qui l'irrite.
Ami d'un malheureux,
Il tremble pour son maître.
Le ciel est radieux,
La lune va paraître.

N'en doutons pas, demain
La nuit sera plus sombre;
L'horizon moins serein
Vous prêtera son ombre.
Dans un jour plus heureux
La paix pourra renaître.
Le ciel est radieux
La lune va paraître.

# Nathaïs.

Le sujet de cette pièce est tiré de lord Byron.

# NATHAÏS.

Zulma, près du bosquet, tu vois cet infidèle,
Cet esclave étranger venu de l'Océan;
Je voudrais lui parler; dis-lui que je suis belle,
Que je suis Nathaïs, la fille du Sultan.

Dis-lui que j'ai quinze ans, et que l'hymen encore
N'enchaîne pas ce cœur qui ne bat que pour lui;
Dis-lui bien qu'il est beau, dis-lui que je l'adore,
Que je veux sur mon sein le presser aujourd'hui.

Ne tarde pas, Zulma; tous nos gardiens sommeillent,
Sans danger jusqu'à lui tu pourras parvenir.

Ah! s'il ne me dit : « J'aime, » avant qu'ils ne s'éveillent,
Je sens que de douleur, Zulma, je vais mourir.

Profite de l'instant; qu'il entre en cet asile :
Là je veux l'enchaîner pour l'enivrer d'amour.
Il n'en sortira plus; ma tendresse tranquille,
Sûre du lendemain, jouira d'un beau jour.

Il sera mon époux; oui, si j'ai quelques charmes,
Je veux les prodiguer aux feux de ses désirs.
Près de l'objet chéri s'il est encor des larmes,
Ah! ces larmes, Zulma, sont encor des plaisirs.

Va le chercher, Zulma, tandis que tout repose.
Presse-toi, car mon cœur est prêt à s'exhaler.
Et moi sur ce gazon, effeuillant une rose,
Je vais songer à lui, l'attendre et l'appeler.

*

# Osmin.

Osmin, écoute-moi ; prends ce signe fidèle,
Marche vers le harem, la porte s'ouvrira.
Demande Nathaïs ; l'on te dira : « C'est elle. »
Dis-lui : fille d'Achmet ; elle t'obéira.

Qu'un voile à tous les yeux déguise son visage,
Qu'on méconnaisse, Osmin, et sa taille et son port ;
Détache cet esquif que tu vois au rivage,
Saisis soudain la rame, et vogue loin du bord.

Quand tu seras, Osmin, dans un lieu solitaire,
Quand l'aiguille aura fait de son voile un linceul,
Quand les brumes du soir flotteront sur la terre,
Que l'abîme s'entr'ouvre et qu'il soit son cercueil !

*

# L'Esquif.

Un esquif est passé ; l'esclave qui le guide,
En voyant ma nacelle, a fait un long détour.
Son œil est inquiet ; que sa course est rapide !
Quel est-il ? c'est peut-être un messager d'amour.

Un fardeau près de lui sur la poupe s'élève,
Un infidèle a-t-il dérobé ce trésor ?
Mais ce fardeau... que vois-je? il frémit... est-ce un rève?
Ah ! je l'entends gémir... Ciel ! il gémit encor.

Serait-ce de l'amant quelque brillant hommage ?
Qui donc va recevoir ce présent précieux ?

Le sombre conducteur s'écarte du rivage,
Et le dernier rayon le dérobe à mes yeux.

Déjà je n'entends plus que sa rame légère,
Dont le coup répété fait résonner les flots;
Le bruit s'éloigne encore. Il fuit, il va se taire...
Il se tait, et l'abîme a repris son repos.

Chercherait-il au loin la fraîcheur de la brise ?
Sur ce frêle canot veut-il braver la nuit ?
Approchons doucement, l'ombre nous favorise;
Comme lui, loin du bord le courant nous conduit.

Dieu ! l'onde retentit, quelqu'un s'y précipite !
Quoi ! cet esclave ainsi fuirait-il sa prison ?
Mais voici son esquif : il me voit, il m'évite,
Ce bruit qui me frappa, n'était-ce qu'un vain son ?

Tout est silencieux ; c'est ici, c'est la place
Où l'étranger sinistre arrêta son bateau.
Un léger tourbillon ride encor la surface.
Quel est cet inconnu ? quel était son fardeau ?

# La Vengeance.

La balle siffle, il tombe, et sa main convulsive
S'attache vainement à ce funeste bord ;
L'onde pour le saisir s'élance sur la rive,
Et semble se jouer de son dernier effort.

Sur la plage j'ai vu les pas de la victime ;
Son turban déroulé voguait au gré de l'eau,
Et l'œil qui pénétrait jusqu'au fond de l'abîme,
Croyait apercevoir un cadavre nouveau.

Un Osmanli, dit-on, un enfant du prophète,
Non loin de ces rochers a rencontré la mort.
Un chrétien l'a frappé ; l'on demande sa tête ;
Mais il fuit, on l'a vu qui s'éloignait du port.

Pourquoi ce fier Sultan, dis, féroce infidèle,
Tomba-t-il sous le plomb que dirigea ta main ?
Ah ! tu ne crains donc pas que ma voix ne révèle
Que, l'esclave d'Achmet, tu fus son assassin ?

Tu nommes Nathaïs ; la douleur et la rage
Semblent frémir encor dans ton sein palpitant ;
Fuis donc, infortuné, ce dangereux rivage :
Les supplices sont prêts et le muet t'attend.

# Le Monastère.

D'où vient cet étranger qu'hier à la prière
Sous un froc inconnu je voyais parmi nous?
Quel est-il? depuis quand est-il au monastère?
Frère, quel est son nom? dites, le savez-vous?

Avez-vous vu son front? Quelle horrible lumière,
Quel éclat effrayant s'échappe de ses yeux!
Ce n'est pas le regard d'un enfant de la terre,
Et ce n'est pas celui d'un envoyé des Cieux.

Devant le saint autel a-t-il courbé la tête?
Aux chants religieux a-t-il uni ses chants?
Non; immobile, il fut insensible à la fête,
Comme un fils des tombeaux au milieu des vivans.

Quel mystère le suit, quelle ombre l'environne ?
Quel étrange destin l'a jeté dans ce lieu ?
J'en atteste le ciel, oui, tout son corps frissonne,
Sa bouche se contracte au nom sacré de Dieu.

La veille, nous dit-on, glissant dans les ténèbres,
Seul il est à minuit apparu dans le chœur ;
On dit qu'on entendit soudain des cris funèbres,
Que l'image des saints a reculé d'horreur.

N'en doutons pas, mon frère, il a commis un crime.
Ah ! qu'il ne reste pas parmi nous plus long-tems !
Il nous entraînerait avec lui dans l'abîme ;
Voyez, la lune fuit, les astres sont sanglans.

# Minuit.

# MINUIT.

Le cor a retenti dans la forêt voisine :
Il est minuit ; ce n'est pas un chasseur.
Un feu sombre et sinistre éclaire la colline,
Et mon coursier frémit d'horreur.

Il s'accomplit ici quelque sanglant mystère,
Quelque forfait inconnu des vivans.
Les astres ont pâli ; je sens trembler la terre,
J'entends de longs gémissemens.

Une femme ! Dieu juste, est-ce ta créature ?
As-tu formé ce fantôme hideux ?

Ou n'est-ce qu'un prestige, un jeu de la nature,
Une ombre qui trompe mes yeux?

Mais je la vois marcher; en sa main est un glaive,
Et devant elle un enfant nouveau-né.
Elle agite ce fer: ô Dieu! sa main se lève!
Elle a frappé l'infortuné.

Dans le sein palpitant de la faible victime,
Elle a cherché quelque horrible lueur.
L'horizon est sanglant; n'en doutons pas, ce crime
Présage un plus affreux malheur.

Quelque puissant monarque en ce moment succombe,
Quelque mortel révéré des humains.
L'enfer hurle de joie en découvrant sa tombe;
Ce jour accomplit ses desseins.

Grand Dieu ! j'entends le cri de cette horde impure
Dont les plaisirs sont le sang et les pleurs ;
Tous ces fils de la Mort quittent la sépulture
Pour applaudir à nos douleurs.

Fuyons ces tristes lieux ; mais il n'est plus d'asile.
La terre, hélas ! est un champ de combats ;
Pourquoi tenter encore une fuite inutile?
Le seul refuge est le trépas !

# L'INVASION.

1814.

Quel prestige a troublé mes sens?
Le pays de mes pères
En proie aux races étrangères!
Où vont ces hordes sanguinaires?
Quels sont ces spectres menaçans?
Je vis, étincelant de rage,
Ce colosse, fils du rivage,
Dominateur des océans;
Sa main animait le carnage
Et son pied foulait des mourans.
Il parla; ses tristes accens

Ressemblaient à la voix des vents,
Précurseurs de l'orage :
« Charlemagne, où sont tes enfans?
S'écriait-il dans sa folle colère;
« Où sont ces soldats triomphans?
« Ils bravaient les feux du tonnerre,
« Ils voulaient conquérir la terre,
« Et je moissonne dans leurs champs.
« Voilà cette cité si fière,
« Voilà ses somptueux parvis;
« Il tombera dans la poussière,
« Il tombera, cet orgueilleux Paris;
« Bientôt, demeure funéraire,
« On entendra le hibou solitaire
« Chanter la mort sur ses débris.
« On verra la mousse et le lierre
« Tapisser les murs des palais.

« Il fut une race guerrière,
« Dira-t-on ; il fut des Français ! »
Vains projets ! inutile rage !
La France ne périra pas.
Est-ce la haine, est-ce l'outrage
Qui pourront enchaîner mon bras ?
Triomphateur tremblant, pourquoi feindre l'audace ?
Ne vois-tu pas que ta menace
Fait naître en foule des soldats ?
Tu veux que la mousse et le lierre
Couvrent les murs de nos palais,
Qu'en nous voyant dans la poussière,
Courbés sous ta main meurtrière,
L'avenir étonné dise : Il fut des Français !
Il en fut, il en est encore !
Superbe, malgré ses revers,
En est-il un qui ne s'honore

D'un nom qui remplit l'univers?
En est-il un, et je t'en rends arbitre,
Un seul, quels que soient ses malheurs,
Qui voulût échanger ce titre
Contre tous ceux de ses vainqueurs?
O fils des mers! qu'as-tu fait pour l'histoire?
Quels sont tes exploits, tes hauts faits?
Tu m'abusas, voilà ta gloire;
Mes malheurs, voilà tes succès.
Les élémens remportent la victoire,
Et tu prétends m'avoir vaincu!
Ah! j'en appelle à ta mémoire,
Parle, as-tu combattu?
Je suis, dis-tu, soumis à ta puissance,
Tout mon sang, tu l'as fait couler;
C'est à toi qu'appartient la France :
Tu règnes, je te vois trembler.

Sous le fer de ton dard, si ma haine te brave,
Si tu lis dans le cœur du brave,
Qu'il est Français, qu'il sait mourir....
Étranger, qu'attends-tu pour fuir?
Espères-tu qu'à mon heure dernière,
De mes aïeux oubliant la vertu,
Je fléchirai sous ta bannière?
Je fléchirai!... l'espères-tu?
Entends-tu les os de mon père
S'agiter au fond du cercueil?
Tu les entends; et, dans son fol orgueil,
Un de tes fils est assis sur la pierre.
Riche de souvenirs et d'antiques lauriers,
Puissante encore est la patrie;
Des rangs épars de nos guerriers,
L'espérance n'est pas bannie.
Nos cœurs seront-ils abattus

Par tes menaces mensongères?
Si tu resserras nos frontières,
Si tu nous ravis quelques terres,
Nous avons un Français de plus.

# Isnelle.

# ISNELLE.

Oscar, ne te plains pas d'Isnelle;
Ne te plains pas d'elle, ô guerrier!
Oscar, ton amante est fidèle
A ton glaive, à ton bouclier.
Elle a vu fléchir ta bannière:
N'attends pas un tendre retour.
Quand tu disais le chant de guerre,
Elle disait le chant d'amour.

Près de la tombe de ton père,
Ne déplore plus tes malheurs;
Cesse de pleurer ta misère
Quand l'étranger rit de tes pleurs.

Lève ton front de la poussière;
Que le vainqueur tremble à son tour.
Oscar, redis le chant de guerre,
Je redirai le chant d'amour.

Oscar, l'avenir te regarde :
Écoute, entends-tu ces accords?
Oscar, c'est la harpe du barde
Prête à célébrer tes efforts.
Sur la colline solitaire
Je t'attends à la fin du jour :
Tu rediras le chant de guerre,
Je redirai le chant d'amour.

# Oscar.

Je chanterai le brave et sa patrie;
Écoutez-moi : Depuis quatre printems,
Les fils sanglans de la Scandinavie,
De l'Ultonie avaient conquis les champs.

Le fier Oscar, assis au pied d'un chêne,
De son pays déplorait les malheurs,
Lorsque la voix du barde d'Ardulène
Vint, par ces mots, interrompre ses pleurs :

« Il a pleuré, le guerrier de Témore :
« Ah ! du vaillant qu'est devenu le cœur ?
« Est-il vaincu, lorsqu'il lui reste encore
« Le bouclier et la lance et l'honneur ?

« L'enfant du nord, avide, sanguinaire,
« Dans tes foyers a porté le trépas;
« Il a brisé la tombe de ton père;
« A-t-il, Oscar, a-t-il brisé ton bras?

« S'il a détruit d'une main téméraire
« Des monumens qu'il ne pouvait flétrir,
« Peut-il, dis-moi, dans sa vaine colère,
« A l'univers ôter le souvenir?

« De tes cités qu'il sape les murailles,
« N'auras-tu pas ton glaive pour rempart?
« A-t-il ravi ce sceptre des batailles?
« A-t-il rompu la pointe de ton dard?

« Toute la terre est, dis-tu, sa complice?
« Toute la terre admire tes hauts faits!

« Et contre lui n'as-tu pas la justice,
« Tes souvenirs et les maux qu'il t'a faits? »

Le barde cesse, et l'écho du rivage
Jusqu'à l'Ulster répète ses accens.
Saisi d'effroi, le conquérant sauvage
Baissa la tête à ces terribles chants.

On entendit, du couchant à l'aurore,
Tous les guerriers redire avec fureur :
« Est-il vainqueur, puisqu'il nous reste encore
« Le bouclier et la lance et l'honneur? »

# Ossian.

Je les ai vus, les enfans du rivage,
Je les ai vus, comme de vils troupeaux,
Le cœur tremblant, fuir devant mon courage,
Et pour refuge implorer les tombeaux.
Je suis passé; soudain, levant la tête,
Ils ont crié : « C'est le jour des vaincus;
« Sur les héros appelons la tempête;
« Mort aux vainqueurs! les glaives sont rompus. »
Allez, Oscar, allez, fils de la gloire,
Allez redire au brave désolé
Qu'il reviendra le jour de la victoire;
Allez le dire : Ossian a parlé.

Ils ont voulu, d'une main téméraire,

Du sol vainqueur arracher les lauriers;
Aux monumens, au marbre funéraire,
Ravir les noms des antiques guerriers;
Ils l'ont voulu. De sa serre impuissante,
L'oiseau des nuits frappe en vain le cercueil,
Et sur le roc, la vague mugissante
Voit se briser sa rage et son orgueil.
Allez, Oscar, allez, fils de la gloire,
Allez redire au brave désolé
Qu'il reviendra le jour de la victoire;
Allez le dire : Ossian a parlé.

Honneur au preux dont l'ame généreuse
Ne fléchit point à l'aspect du danger!
Honneur au preux dont la main courageuse
N'a pas serré la main de l'étranger!
Au tems futur, le barde de la guerre

Répétera les exploits des vaincus,
Quand des vainqueurs la gloire passagère,
Les noms flétris déjà ne seront plus.
Allez, Oscar, allez, fils de la gloire,
Allez redire au brave désolé
Qu'il reviendra le jour de la victoire ;
Allez le dire : Ossian a parlé.

# Le Chêne.

Je ne les vois plus dans la plaine,
Je n'entends plus le son du cor.
Oscar, nous chanterons encor
Sous l'ombrage de mon vieux chêne.

L'étranger ne me dira plus :
« Je suis l'héritier de ton père.
« Gloire aux preux, malheur aux vaincus !
« Il n'est rien à toi sur la terre. »

Il le disait : le bras du fort
Contre lui s'armait de sa chaîne ;
Où sont-ils les enfans du nord ?
Je ne les vois plus dans la plaine.

Ainsi qu'un sinistre brouillard,
Ils avaient couvert la prairie ;
Mais, à la lueur de son dard,
Le chef veillait sur la patrie.

La barque a repris son essor,
Le vent souffle, la voile est pleine :
Oscar, nous chanterons encor
Sous l'ombrage de mon vieux chêne.

# Liag.

# LIAG.

Ne crains pas, Méloé, l'approche de l'orage,
Liag est près de toi ; les esprits malfaisans
Vainement sur ton front déchaîneront leur rage :
Tu peux braver ici leurs efforts impuissans.

Il n'est pas de périls pour le fils de la terre ;
Le tomanach est prêt, et l'arc est dans sa main.
Dans la savanne en feu, sous l'ombre funéraire,
Son cœur est calme encor, et son œil est serein.

Vainement l'étranger, poussé sur nos rivages,
Brisant le calumet, a demandé de l'or ;
Vainement la colline a dit ses cris sauvages,
Je suis encor assis sur la peau du castor.

Qu'avais-je à redouter de sa main dévorante?
Au bruit de mon haleine il entrevit la mort.
Sitôt que je parus, éperdu d'épouvante,
Abandonnant la plaine, il s'enfuit vers le bord.

Quand le bison sanglant descend de la montagne,
Quand le roc ébranlé s'écroule sous ses pas,
Quand l'œil de la panthère éclaire la campagne,
Quand tout pâlit et fuit, seul, je ne tremble pas.

Et tu veux que Liag le cède à la tempête!
Qu'au cri de l'ouragan il gagne le foyer!
Laisse gronder la foudre, et relève ta tête :
Va, le Ciel ne peut rien sur le cœur du guerrier.

# L'HOLOCAUSTE.

La voix du Tout-Puissant fait retentir l'abîme ;
Les astres ont pâli, les cieux sont ébranlés ;
L'Éternel en courroux demande une victime :
Les crimes des humains lui sont donc révélés !

Ah ! quel sang assez pur, quel noble sacrifice,
Quel encens, quel parfum, quel trésor précieux
Peut calmer le Seigneur, peut le rendre propice ?
Que peut donner la terre au souverain des cieux ?

Chez les fils de David, un enfant vient de naître.
Un enfant ! que peut-il contre le roi des rois ?

Il n'a vécu qu'un jour, il n'a fait que paraître,
Et la terre et les cieux ont entendu sa voix.

O Dieu! Dieu glorieux! c'est ton fils, c'est toi-même
Qui descends parmi nous; c'est toi dont la bonté,
De nos fronts criminels détournant l'anathème,
Rends les fils du néant à l'immortalité.

# SATAN.

En vain ce Dieu jaloux, armé de son tonnerre,
D'un océan de feux environne mes pas;
Je ne puis pas mourir, je brave sa colère;
Satan triomphe encor, car il ne se plaint pas.

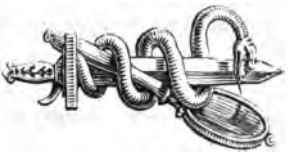
Ces feux sont impuissans; et contre la victime
Que tous les élémens unissent leurs efforts!
C'est en vain que le ciel fit cet immense abîme;
Plus vaste, mon regard en aperçoit les bords.

Tombé, mon bras encor peut ébranler les mondes;
Quand ma tête se lève, elle touche les cieux;

Mon souffle est l'aquilon qui soulève les ondes,
Et le flambeau du jour pâlit devant mes yeux.

Dieu créa l'univers : si je puis le détruire,
Suis-je donc moins son Dieu que ce vain créateur?
Et quel est le plus grand, l'homme va me le dire,
Du père d'un empire ou de son destructeur?

Je suis la vérité, puisque tout est ténèbres,
Puisque tout obéit au caprice du sort;
Je suis le Tout-Puissant, puisque ces cris funèbres
Disent que l'univers est soumis à la mort.



# La

# Veille.

# LA VEILLE.

Ne chantez plus, pauvre petite!
Il est trop tard, la mort est là;
Elle vient vite, hélas! bien vite:
Tenez, regardez, la voilà.
Le linceul est sur votre tête;
Eh quoi! ne la voyez-vous pas?
Écoutez, la pompe s'apprête:
Entendez-vous sonner le glas?

Cette rose qui vous enivre
D'un parfum si frais et si doux,
Elle n'a plus qu'un jour à vivre;
Elle doit vivre plus que vous.

Ces oiseaux, dont la voix sonore
Dit que les beaux jours sont venus,
Demain ils chanteront encore,
Et vous ne les entendrez plus.

Voyez l'astre dont la lumière
S'éteint sur la cime du bois;
Voyez-le bien, il vous éclaire,
Et c'est pour la dernière fois.
Ce sentier, qu'alerte et légère,
Joyeusement vous parcourez,
Hélas, sous le drap funéraire
Demain vous y reparaîtrez.

Ce front, cette noble figure,
Brillans d'espérance et d'orgueil,
Demain n'auront plus pour parure

Que le pli de votre linceul.
Demain, cette bouche charmante,
Dont j'entends les joyeux propos,
Livide, immobile, béante,
Mordra la poudre des tombeaux.

# Rose d'Amour.

Sous cet ombrage est une rose,
La plus suave du vallon,
Fleur du matin à peine éclose,
Aussi fraîche que le bouton.
Ce n'est pas la rose perfide
Qui veut enivrer pour trahir;
C'est une fleur douce et timide
Que son parfum fait découvrir.
Ah! croîs en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

Lorsque le zéphir la décèle,
Vers elle on se sent attirer;
Un doux sentiment nous appelle,
L'ame voudrait la respirer.
Quand on la voit le cœur palpite,
On désire s'en approcher;
Si l'on approche il bat plus vite,
Et la bouche veut la toucher.
Ah! croîs en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

Trésor charmant de la nature,
Ton éclat n'est pas emprunté:
Grâce et candeur sont ta parure;
Ton art, c'est la simplicité;

Tu charmes sans être coquette,
Tu nous séduis sans le savoir,
Et, semblable à la violette,
L'on t'aime avant que de te voir.
Ah! croîs en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

# Le Tombeau.

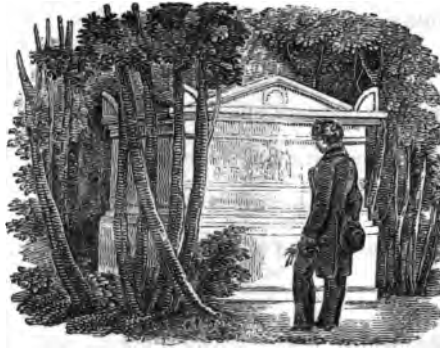
Sous cet ombrage elle brillait naguère :
Ce fut ici qu'un jour je l'aperçus ;
Elle m'aimait. Vous voyez cette pierre?
Voilà sa tombe : hélas! elle n'est plus!

Pourquoi pleurer? elle est digne d'envie ;
Un seul instant a fini ses malheurs.
Je souffre seul le fardeau de la vie,
Je souffre seul, et je verse des pleurs.

Elle mourut ; l'hiver cessait à peine,
Je m'en souviens, on attendait les fleurs ;

Elle mourut, et déjà dans la plaine
Tout se paraît de riantes couleurs.

A la douleur si votre ame se livre,
Bon étranger, pleurez, pleurez bien bas.
Pour moi peut-être elle voudrait revivre;
Elle repose : ah! ne l'éveillez pas.



# Le Deuil.

Près du cercueil on entendra ma voix :
Repose en paix, ô fille de l'aurore !
Je viens, amie, à l'ombre de ces bois,
Auprès de toi chanter encore.

Je chanterai la rose et les beaux jours ;
Je chanterai celle qui fut fidèle :
Gloire à ton nom, ô reine des amours !
Gloire à ton nom, ô la plus belle !

Les noirs frimats ont chassé les zéphyrs,
La feuille meurt sur la tige flétrie,

Et les échos répètent les soupirs
Des habitans de la prairie.

Pourquoi ces cris, ces lugubres accens?
Pourquoi ce deuil de toute la nature?
J'ai vu passer la gloire du printems,
La terre a perdu sa parure.

Naguère l'honneur du vallon,
Sous cet ombrage était la rose,
Fleur du matin à peine éclose,
Aussi fraîche que le bouton.

En vain vous la cherchez encore,
Un jour la vit s'épanouir;
Elle naquit avec l'aurore,
Avec elle, elle a dû mourir.

Repose en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

# La Réminiscence.

# LA RÉMINISCENCE.

## Imitation de Schiller.

Qui pourra m'expliquer cette brûlante ivresse,
Ce désir inconnu qui m'attire vers toi?
Je ne sais quel pouvoir me possède et m'oppresse
Sitôt que je t'entends, sitôt que je te voi.

Il me semble qu'en toi je retrouve une amie,
L'épouse dont je fus trop long-tems séparé;
Que je retrouve en toi le sol de la patrie,
En sortant du désert où j'étais égaré.

Dans les tems écoulés, dans le printems des âges,
Sous ces soleils éteints et ces mondes détruits,
Aurions-nous, Anaïs, échangé quelques gages?
Quelque lien secret nous aurait-il unis?

Des jours qui ne sont plus, si j'ai la souvenance,
Quand les hommes encor reposaient dans les cieux,
Nous n'avions tous les deux qu'une seule existence,
Oui, nous n'avions qu'un cœur; ce cœur était heureux.

Et la vie à nos yeux déployant ses mystères,
Radieux, nous marchions vers l'immortalité:
De son trône éclatant les célestes lumières,
A nos regards surpris montraient la vérité.

Le présent, l'avenir, tout n'était que délices;
Notre ame sans entrave embrassait l'univers,

Et de l'immensité sondant les précipices,
Ensemble nous errions dans les astres divers.

Ce bonheur a fini, mais il nous reste encore
L'espoir, le doux espoir qu'il doit renaître un jour;
De ce jour près de toi déjà je vois l'aurore.
Va, le ciel est partout où l'on connaît l'amour.

## JE L'AIME ENCORE,

### Et je ne suis plus Belle.

En me voyant, quel sera son effroi!
Il se dira : « Non, non, ce n'est pas elle. »
Je l'aime encor, plaignez-le, plaignez-moi;
Je l'aime encore, et je ne suis plus belle.

Trop vaine, hélas! de fragiles attraits,
Je me disais : « Il me sera fidèle »;
Mais un instant a flétri tous mes traits.
Je l'aime encore, et je ne suis plus belle.

Quoi! la beauté ne dure donc qu'un jour?
Elle a passé comme une fleur nouvelle;
Il ne me reste, hélas! que mon amour.
Je l'aime encore, et je ne suis plus belle.

Toi si chéri, va, je te rends ton cœur;
Va, laisse-moi, tu peux être infidèle,
Je ne veux pas t'imposer mon malheur.
Je t'aime encore, et je ne suis plus belle.

# L'INCENDIAIRE.

Approche ce tison, c'est ici sa chaumière;
Tout repose, il est nuit, profitons du moment:
Qu'il périsse, Méros, lui, sa famille entière;
Oui, qu'ils périssent tous! j'en ai fait le serment.

Que le feu sans pitié dévore le village;
Que nous importe, à nous, si nous sommes vengés?
Ah! je mourrai de joie à l'aspect du ravage;
Tous ils sont criminels, tous nous ont outragés.

L'élément destructeur remplit mon espérance;
Le vois-tu pétiller à l'ombre du coteau?

Bientôt contre sa rage ils seront sans défense;
En un cristal glacé le froid a changé l'eau.

Mais l'alarme est donnée : entends ces cris; l'on sonne;
Sous le bras couvulsif le tocsin retentit;
La flamme qui s'élève en immense colonne,
En un jour de terreur a transformé la nuit.

Qu'attendons-nous? partons. De la forêt voisine
Nous pourrons sans danger contempler leur malheur.
Cachés sous le taillis, l'écho de la colline
Portera jusqu'à nous leurs accens de douleur.

Mes vœux sont exaucés, j'ai comblé leur misère :
Au retour du soleil ils en verront l'horreur.
Il ne me reste plus qu'un seul souhait à faire,
C'est qu'ils sachent, Méros, que j'en étais l'auteur.

*

# Les Petits

# Montagnards.

# LES PETITS MONTAGNARDS.

Colas, voici la nuit; que dira notre mère,
En ne nous voyant pas revenir au hameau?
Comme elle va gronder! et ma sœur Isabeau,
Hélas! ne pourra pas apaiser sa colère.
Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

Hier quand tous les deux nous quittions la montagne,
Quand le givre du soir blanchissait nos cheveux,
Je te vis tout à coup, Colas, fermer les yeux;
Tu disais : « Je m'endors, restons dans la campagne. »
Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

Personne n'est venu, qu'un chien du monastère;
Mais comme, l'autre jour, au lieu de nous flatter,
Il hurla près de toi, puis voulut t'emporter;
Je lui dis : « C'est Colas, laisse-le, c'est mon frère. »
Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

Colas, ce n'est pas bien; il me vient la pensée
Que tu veux m'effrayer, que tu feins d'être mort;
Car pour lever ton bras je fais un vain effort,
Et ton cœur ne bat plus, et ta main est glacée.
Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

# Le Hameau.

Ouvrez, ouvrez, c'est moi, c'est moi, ma mère!
Pardonnez-moi si j'arrive si tard;
La neige, hélas! avait blanchi la terre,
Et dans les champs nous errions au hasard.

Je suis tout seul; Colas est loin encore,
J'ai près de lui dit au chien de veiller.
Il reviendra sans doute avec l'aurore,
Car loin de vous il ne peut sommeiller.

Si j'ai sans lui regagné la chaumière,
C'est que la nuit, seule, vous avez peur,
Et j'ai voulu vous rassurer, ma mère,
Puisqu'il n'est point arrivé de malheur.

Ouvrez, j'ai froid; cet habit qu'à ma fête,
Ce bel habit que vous m'avez donné,
Je l'ai laissé pour garantir sa tête.
Ouvrez, ma mère, il est minuit sonné.

Ah! je le vois, vous êtes en colère,
Et cette nuit vous voulez me punir.
Il fait si froid! ouvrez, j'ai faim, ma mère;
Ouvrez, ouvrez! grâce, je vais mourir.

Mais tout se tait; je n'entends que la bise
Qui souffle, hélas! qui redouble d'effort,
Et le hibou qui, sur la vieille église,
Semble annoncer qu'ici quelqu'un est mort.

# Yvan.

18.

# YVAN.

Reste dans la forêt, avant que minuit sonne,
Yvan, un voyageur passera devant toi;
Un casque noir le couvre, il porte la couronne.
Yvan, à son aspect ne montre aucun effroi.

Ce n'est pas un guerrier, ce n'est qu'une ombre vaine,
Misérable vapeur échappée au tombeau,
Un spectre sans pouvoir que le zéphyr entraîne
Ou chasse devant lui, comme un faible roseau.

Peut-être, à ton regard poussant un cri sauvage,
Il mettra sur ton sein un glaive menaçant;

Méprise sa fureur, son inutile rage :
Son glaive n'est qu'une ombre et n'a pas de tranchant.

Peut-être voudra-t-il t'entraîner dans l'abîme ;
Il fera contre toi des efforts superflus.
Le souffle passager qui l'éveille et l'anime,
Aux premiers feux du jour ne le soutiendra plus.

Mais ce n'est pas assez de braver sa présence ;
Sans balancer, Yvan, il faut l'interroger ;
Il doit te dévoiler le traître qui m'offense,
Et te dire l'instant où je puis me venger.

La mort n'a pas rompu son vœu d'obéissance :
Les sermens de la terre, ami, vivent aux cieux.
S'il ne répondait pas, frappe-le de ta lance ;
S'il se taisait encor, dis-lui que je le veux.

*

# Le Guerrier Noir.

J'ENTENDS mugir les cavernes des monts;
Un long murmure étonne le rivage,
Sur la colline hurlent les aquilons,
Le rossignol a cessé son ramage,
Le hibou chante, il appelle la mort;
Le loup répond, de la forêt lointaine.
Qu'annonce, hélas! un si lugubre accord?
Un guerrier noir a paru dans la plaine.

Dieu! que veut-il? A son aspect, pourquoi
Cette terreur de la nature entière?
Est-il vivant? est-ce une ombre? dis-moi
Son nom, ses traits; ici que vient-il faire?

O voyageur! ne m'interroge pas;
Mais sans tarder va près de la fontaine,
Appelle Yvan, dis-lui, dis-lui bien bas :
« Un guerrier noir a paru dans la plaine. »

Yvan, Yvan, sur le fils des tombeaux
Quel est celui qui lèvera la lance?
Contre le Ciel il n'est pas de héros;
Contre la mort à quoi sert l'espérance?
Yvan, Yvan, cache ton bouclier,
Suspends ton glaive à la branche du chêne;
Presse, ô mon fils, les flancs de ton coursier :
Un guerrier noir a paru dans la plaine.

Vaine prière! Yvan ne sait pas fuir :
Il combattit, et la naissante aurore
Dans le vallon rappelait le zéphyr,

Que tout sanglant il combattait encore.
Il succomba; quel bras assez vaillant
De si beaux jours a pu rompre la chaîne?
Chacun l'ignore, et répète en tremblant:
« Un guerrier noir a paru dans la plaine. »

# O Pauvre Enfant,

## Tu seras Roi!

# O PAUVRE ENFANT,

## Tu seras Roi!

Dors, cher enfant, jusqu'à l'aurore;
Tes jours sont encore inconnus,
Sommeille, ami, sommeille encore,
Bientôt tu ne dormiras plus.
Tu naquis pour la paix du monde,
Et cette paix n'est pas pour toi;
Que de mes larmes je t'inonde,
O pauvre enfant, tu seras roi!

Déjà je vois à la lumière,
Cher petit, tes yeux s'entr'ouvrir:
Referme un moment ta paupière;

Le jour est si long pour souffrir!
Avant que la nuit de la tombe
Étende son voile sur toi,
Plus de repos, douce colombe.
O pauvre enfant, tu seras roi!

Au nouveau-né de la chaumière,
En soupirant tu tends les bras;
Il est français, il est ton frère,
Tu le plains, ah! ne le plains pas.
Il est nu, mais dans sa misère,
Ah! qu'il est plus heureux que toi!
Il a des amis sur la terre...
Toi, pauvre enfant, tu seras roi!

Contre le glaive sanguinaire
L'innocence est-elle un abri?

Fils infortuné, vois ton père,
Vois les vertus du grand Henri.
C'est en vain qu'une douce étude
Appelle tous les cœurs vers toi;
Tu connaîtras l'ingratitude.
O pauvre enfant, tu seras roi!

Dans ton allégresse enfantine
Soulevant le royal bandeau,
Sous la pourpre ta main badine,
Sans en connaître le fardeau.
Ton jeune cœur, exempt d'alarmes,
Bat de plaisir, et près de toi
Ta mère, en te baignant de larmes,
Dit : « Pauvre enfant, tu seras roi! »

# LA LIONNE.

Que fais-tu dans ces lieux, lionne solitaire?
A l'ombre du palmier cherches-tu la fraîcheur?
Reine dans le désert et libre sur la terre,
Tu ne redoutes pas l'approche du chasseur.

Cependant tu gémis, il semble qu'une larme
S'échappe de cet œil qui répandait l'effroi.
Quoi! de la liberté méconnais-tu le charme?
Connais-tu le malheur quand l'espace est à toi?

Oui, quelque noir chagrin te poursuit, te dévore;
Ton regard inquiet se tourne au moindre bruit;
La faim te ronge-t-elle? as-tu depuis l'aurore
Attendu vainement la gazelle qui fuit?

Ah! je connais ton mal; la faim est moins cruelle:
Pourrait-elle arracher de si douloureux cris?
Tu fus mère! réponds, ta race où donc est-elle?
Où sont tes lionceaux? qui te les a ravis?

On les voyait déjà s'essayer à la guerre;
L'hyène avait contre eux vu ses efforts déçus;
Et quand avec le jour tu quittais la tanière,
Le perfide chacal ne les menaçait plus.

O nobles rejetons! une main plus puissante
Pour vous depuis long-tems avait forgé des fers,

Son espoir épiait votre force naissante,
Et vous ne croissiez pas pour la paix des déserts.

Arrachés pour toujours à ce brûlant rivage,
Vous ne reverrez plus le soleil africain.
Au milieu des cités, nourris dans l'esclavage,
D'un gardien sans pitié vous flatterez la main.

Un peuple, se pressant autour de votre chaîne,
Se disputant le droit d'irriter vos tourmens,
Provoquera l'effort d'une impuissante haine,
Et ses ris répondront à vos rugissemens.

Tout, et ce chien aussi, qu'une main secourable
A mis sous vos barreaux pour charmer vos douleurs,
Fort de votre faiblesse, avide, insatiable,
Ce chien même s'unit à vos persécuteurs.

Toi, mère, cesse donc une plainte inutile!
Du roi des animaux l'homme n'est-il pas roi?
Comme tes nourrissons, courbe ton front docile;
Ils vivront dans les fers, ils mourront loin de toi.

# LE RENÉGAT.

Avez-vous vu, couché dans la poussière,
Ce noir soldat au regard menaçant?
Son bras encore agite un cimeterre;
Le ciel vengeur a demandé son sang:
Il a quitté le culte de ses pères,
De l'Infidèle il est l'appui;
Il a trahi sa patrie et ses frères,
C'est Hidalan, ne priez pas pour lui.

Brave il était; c'est l'enfant de la France;
Son noble front était ceint de lauriers.
Le monde entier honorait sa vaillance;

Mais il n'est plus le premier des guerriers.
Il a quitté le culte de ses pères,
De l'Infidèle il est l'appui ;
Il a trahi sa patrie et ses frères,
C'est Hidalan, ne priez pas pour lui.

Vous son amante, Elvige, ô la plus belle !
Vous n'avez pas animé sa fureur,
Vous avez dit : « Malheur à l'infidèle !
« Pour le parjure il n'est plus de bonheur.
« Il a quitté le culte de ses pères,
« De l'Infidèle il est l'appui ;
« Il a trahi sa patrie et ses frères,
« C'est Hidalan, ne priez pas pour lui. »

O prêtres saints, à son heure suprême
N'approchez pas, il est maudit de Dieu ;

Sur le parvis prononcez l'anathème,
Dites : « Le traître est banni de ce lieu :
« Il a quitté le culte de ses pères,
« De l'Infidèle il est l'appui ;
« Il a trahi sa patrie et ses frères,
« C'est Hidalan, ne priez pas pour lui. »

# LE
# FORÇAT LIBÉRÉ.

Chacun me dit : « Va-t'en ! » Cette marque funeste,
Amis, si loin de vous m'a-t-elle rejeté ?
Je suis un homme encor. Hélas ! un cœur me reste.
Pourquoi me mettez-vous hors de l'humanité ?

En fuyant le lépreux, on pleurait sa misère ;
On me fuit, on me hait, on détourne le front :
Tous ont rougi de moi, grand Dieu ! jusqu'à ma mère !
Et le nom de son fils est pour elle un affront.

Lorsque la faim me presse, implorant pour salaire
Un seul morceau de pain, je leur offre mes bras ;

Abandonnant sa tâche, orgueilleux mercenaire,
L'ouvrier dit : « Il vient, je ne resterai pas. »

Ces vingt ans de douleur, loin d'expier mon crime,
N'ont ouvert devant moi qu'un abîme plus grand;
Et je suis à leurs yeux, exécrable victime,
Moins souillé du forfait que de son châtiment.

Ce chien, trop bien instruit par un maître barbare,
Si je touche le seuil, semble épier mes pas;
De l'aspect du logis il est lui-même avare,
Et son œil menaçant me dit : « N'approche pas! »

Repoussé des vivans, si je cherche un refuge
Dans l'asile des morts, le gardien des tombeaux,
Au delà du trépas interrogeant mon juge,
Me défend d'espérer la terre du repos.

Rendez-moi ma prison! oh! rendez-moi ma chaîne!
Mes compagnons du moins me voyaient sans frémir.
Éloigné du mépris, je supportais la haine;
Là, j'avais un cercueil, et je pouvais mourir!

# LE PAUVRE.

« O gens de la chaumière,
Venez, venez m'ouvrir;
La neige est sur la terre,
Et le jour va finir.
Je tombe de misère,
De froid et de douleur. »
« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur? »

« Celui qui vous implore,
Amis, est un vieillard;
S'il était jeune encore,

Ah! viendrait-il si tard?
Soixante ans, sur la terre,
Il connut le malheur. »
« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur? »

« A travers la fenêtre;
Je vois briller le feu,
Ah! veuillez me permettre
De m'approcher un peu!
Sous l'abri tutélaire
J'oublirai ma douleur. »
« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur? »

« Hélas! mon chien fidèle,
Mon guide, mon appui,

Tristement vous appelle,
Mais ce n'est pas pour lui;
Il me voit sur la pierre
Expirer de douleur. »
« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur? »

# ALAIN.

« Gentil pêcheur, rien n'est pris dans ta nasse ;
« Va, le poisson est plus malin que toi.
« Pour ta nacelle il est une autre place,
« Je la connais, pêcheur, viens avec moi. »

Prêtant l'oreille à cette voix trompeuse,
Le pauvre Alain suivait le cours de l'eau ;
Le bord fuyait, et la vague écumeuse,
Loin de la rive, entourait son bateau.

Heureux d'espoir, rêvant à sa Colette,
Son cœur errait encor sur le coteau ;
Il redisait la douce chansonnette
Qu'avant l'aurore il disait sous l'ormeau.

Chanson d'amour que révèle l'abîme,
De quel rocher vous apportent les vents?
Le gouffre avide attend une victime,
Le nautonnier finira-t-il ses chants?

Déjà l'éclair annonce au loin l'orage;
L'autan répond, les flots sont confondus.
Déjà la nuit a couvert le rivage,
Le pauvre Alain ne le reverra plus.

# ELFRIDE

## L'Infidèle.

« Oscar, il ne faut plus aimer,
Il ne faut plus aimer Elfride;
Ce n'est pas toi que doit charmer
L'amante inconstante, perfide.
Ne dis plus, son cœur est à moi;
Ne dis plus, elle est la plus belle;
Non, je ne la suis plus pour toi :
Oscar, Elfride est infidèle.

« J'ai trahi le vaillant Oscar,
J'ai trahi le fils de la Gloire.

Il ne viendra plus sur son char
A mes pieds chanter la victoire.
Une autre aimera le vainqueur;
Son noble cœur battra pour elle;
Et j'ai mérité mon malheur :
Oscar, Elfride est infidèle.

« Avant d'aspirer le poison,
Mon ame, ô guerrier, était pure.
Un dieu vint troubler ma raison.
Quel mortel m'eût rendu parjure?
Oui, j'écoutai la voix d'un dieu,
Et sa douceur était mortelle.
Je dois mourir, Oscar, adieu!
Oscar, Elfride est infidèle.

# LE REFUS.

Tu refuses mon nom; eh quoi! fille insensée,
Un peu d'or à tes yeux est plus qu'un noble cœur!
Il t'importe donc peu que mon ame blessée
Appelle sur ta tête un Dieu juste et vengeur!

Pourquoi m'abusais-tu d'une vaine espérance?
Quand ce cœur reposait, pourquoi le réveiller?
Il ignorait l'amour, sa funeste puissance:
Ah! ne pouvais-tu pas le laisser sommeiller?

Te souvient-il du jour où charmante, où perfide,
De ce jour où ta main se posa sur ma main,
Où tu semblais me dire: « Ami, deviens mon guide.»
Où tes vœux à ma vie unissaient ton destin?

Que me demandais-tu ? n'était-ce qu'un caprice ?
N'était-ce qu'un prestige, ou l'erreur de mes sens ?
Par cet instant si doux, si rempli de délice,
Voulais-tu me conduire à de si longs tourmens ?

Ah ! si tu délaissais celui qui tient la lyre,
Pour quelque fier baron, quelque vaillant guerrier,
Oui, je dirais encore un noble feu l'inspire,
Elle a trahi le myrthe et choisi le laurier.

Mais ce faible mortel que ton ame préfère,
Quel est-il ? qu'a-t-il fait ? De l'or est son orgueil ;
Hélas ! né pour mourir, enfant de la poussière,
Survivra-t-il un jour, un seul jour au cercueil ?

# LE MATELOT.

Pauvre matelot, bon courage,
Ne désespère point du sort,
Sache résister à l'orage,
Ta barque gagnera le port.
Bon courage, c'est le remède
De tous les tourmens d'ici-bas;
Aidons-nous et le ciel nous aide,
Pauvre ami, ne l'oublions pas.

L'autan mugit, la foudre gronde,
Les élémens sont en courroux;
L'air et le feu, la terre et l'onde,

Ici sont armés contre nous.
Ce Dieu qui veille sur nos têtes
Bientôt calmera ces éclats;
C'est lui qui commande aux tempêtes.
Pauvre ami, ne l'oublions pas.

Vainement, entr'ouvrant l'abîme,
Le désespoir dit : « C'en est fait,
« Cède au destin, triste victime,
« Courbe le front sous ton arrêt. »
Ce Dieu nous montrant l'espérance
Assise aux portes du trépas,
Ne dit que ce mot : patience!
Pauvre ami, ne l'oublions pas.

# L'HEUREUX.

Qu'as-tu fait pour gagner l'éclat qui t'environne?
Tu naquis : sous tes pieds s'est trouvé le bonheur;
Ta main, en se baissant, rencontra la couronne,
Et c'est pour le plaisir que s'éveilla ton cœur.

Les dieux te chérissaient même avant ta naissance;
Quand ton bras impuissant n'avait pas combattu,
Quand la raison à peine éclairait ton enfance,
L'on chantait tes exploits, l'on vantait ta vertu.

Les temples sont déserts, et la foule se presse
Sur le seuil fastueux de ton palais doré;

Le peuple à ton aspect éclate d'allégresse,
L'oracle pour toi seul est encore inspiré.

Mille et mille beautés, avides de te plaire,
Environnent tes pas comme un essaim d'amours.
A ton premier regard, cette vierge sévère
Détache sa ceinture et t'offre ses beaux jours.

Pour toi, les élémens se calment, s'adoucissent,
Les autans ont pour toi déposé leurs rigueurs;
A tes heureux désirs les saisons obéissent:
L'hiver n'est plus glacé, l'été n'a plus d'ardeurs.

La mort même, la mort se montre moins austère,
Ton cercueil orgueilleux est couronné de fleurs,
Et le marbre et le bronze apprennent à la terre
Que tu vécus comblé de plaisirs et d'honneurs.

Et tandis qu'ici-bas tout te rit, te seconde,
Le sage lutte en vain contre les coups du sort;
Par l'éclat des vertus il eût guidé le monde,
On oublia sa vie, on ignora sa mort.

# LE BARDE.

Ah ! ne nous plaignons pas, ami, de l'existence ;
Quel monarque ici-bas est plus heureux que nous ?
Si nous ne possédons ni trésors, ni puissance,
Oscar, voici la harpe, et ses accens sont doux.

Le plus fameux guerrier nous demande la gloire :
Si le barde se tait, il n'a plus d'avenir.
En vain son bras vaillant fixera la victoire,
Son nom dans le cercueil ira s'ensevelir.

Que serait la beauté sans la lyre immortelle ?
La rose n'a qu'un jour, un rayon la flétrit ;

Mais le barde a chanté qu'Elfride est la plus belle :
Elfride est la plus belle, et l'avenir le dit.

Les dieux mêmes, les dieux ne sont pas insensibles,
Notre voix ne fait pas d'inutiles efforts ;
Quand la harpe résonne, on les voit moins terribles,
Et la foudre se tait au bruit de nos accords.

Le plus puissant des rois m'offrirait sa couronne,
Que je lui répondrais : « Mon sort est plus heureux. »
A quoi me serviraient et le sceptre et le trône ?
Ils posent sur la terre, et je suis dans le cieux.

# LE SYCOMORE.

Que du plaisir la trompeuse douceur
Ne fasse pas oublier la prudence ;
Tout près d'ici veille le ravisseur,
Cessez vos jeux, rentrons, l'heure s'avance.
Hier encor, hier près du vallon
J'ai vu flotter le panache du Maure.
Séparez-vous, ô filles de Léon !
Ne dansez plus au pied du sycomore.

Entendez-vous la marche d'un coursier ?
Trois fois son pied a frappé sur la roche ;

L'écho répond au son du bouclier.
Écoutez bien, le ravisseur approche.
Je vous l'ai dit, hier près du vallon
J'ai vu flotter le panache du Maure.
Séparez-vous, ô filles de Léon!
Ne dansez plus au pied du sycomore.

Sous cet ombrage où vous dansez encor,
Inès trouva naguère un Infidèle.
Pour sa rançon il ne voulut pas d'or;
Que voulut-il? et que lui donna-t-elle?
N'en doutez pas, hier près du vallon
J'ai vu flotter le panache du Maure.
Séparez-vous, ô filles de Léon!
Ne dansez plus au pied du sycomore.

# LE COQ.

Agite ce flambeau, fais briller sa lumière ;
Le lion n'est pas loin, vois nos coursiers frémir.
Il approche, j'entends ses pas sur la bruyère,
Amis, c'est vainement qu'on tenterait de fuir.

Il nous suit, il nous presse, il choisit sa victime :
Hélas ! sur qui de nous tomberont ses regards ?
Il demande du sang, au combat il s'anime,
Il ne redoute plus la pointe de nos dards.

Ce limier si vaillant a perdu son courage,
Il ne respire plus ; attaché sur nos pas,

Suppliant à l'aspect de ce roi du carnage,
Il semble dire : « Il vient, ne m'abandonnez pas. »

Il rugit, à ce bruit redouble l'épouvante ;
Oui, ce lugubre son est un arrêt de mort.
Il s'élance ! écoutez sa poitrine haletante.
Quel est l'infortuné qu'a désigné le sort ?

Mais ce fier animal paraît saisi de crainte ;
Il fuit vers la forêt d'un pas précipité :
Emporte-t-il sa proie ? est-ce une horrible feinte ?
Menace-t-il encor ? Non, le coq a chanté.

# Louise.

# LOUISE.

J'ai gravi du rocher la cime solitaire,
J'ai parcouru la plaine et les bords du ruisseau,
J'ai vu l'oiseau du soir voler sur le hameau,
Et j'étais avant l'aube auprès de sa chaumière.
Il ne devait rester qu'un jour,
Et j'attends son retour.

L'automne finissait. Assis sur cette pierre,
« Louise, me dit-il, adieu, je vais partir.
« Ce n'est que pour un jour, il ne faut pas mourir;
« Je reviendrai demain, car Louise m'est chère. »
Il ne devait rester qu'un jour,
Et j'attends son retour.

« Tu me retrouveras au bord de la fontaine,
« Ou bien dans la prairie, au penchant du coteau,
« Ou peut-être au vallon, au pied de cet ormeau
« Que tu vois dominer sur la forêt lointaine. »
Il ne devait rester qu'un jour,
Et j'attends son retour.

Depuis quatre printems, la malheureuse amante
Venait chaque matin au lieu du rendez-vous;
L'écho seul répondait à ses accens si doux :
L'ingrat ne l'entend pas, seule elle était constante.
Il ne devait rester qu'un jour,
Elle attend son retour.

# Le Bon Ménage.

Je me souviens de ce jour où ma mère
Me dit : « Louise, il est entré chez nous ;
« En ce moment, il parle à ton vieux père.
« O mon enfant, le veux-tu pour époux ? »

« Si je le veux ! lui dont l'ame est si belle,
Lui si chéri, si charmant ! Quel bonheur !
C'est mon ami, c'est mon amant fidèle :
Si je le veux ! » Ainsi parlait mon cœur.

Mais tant d'amour, il me fallait le taire ;
De trop aimer on dit qu'il faut rougir.

Je répondis : « Vous le voulez, ma mère,
« Et mon devoir est de vous obéir. »

Quand il parut, comme j'étais tremblante !
Comme mon sein malgré moi palpitait !
Ah ! que sa voix était douce et touchante !
Que de plaisir dans ses yeux éclatait !

Lorsque sa main se posa dans la mienne,
De quels transports mes sens étaient émus !
Il était là, je le voyais à peine ;
Il me parlait, je ne l'entendais plus.

Quand vint cette heure et redoutable et chère
Où vers l'autel il conduisait mes pas,
A toi, mon Dieu, j'adressais ma prière,
Et c'était lui que j'invoquais tout bas.

Et ce moment plus doux, plus doux encore,
Où, détachant la rose de mon sein,
Il me disait : « Louise, je t'adore ! »
Il le disait encor le lendemain.

En vain les ans ont passé sur sa tête,
Les ans n'ont pu détruire son amour.
L'hymen, dit-on, n'a qu'un seul jour de fête :
Ma vie encor n'a donc duré qu'un jour?

# Le Grillon.

# LE GRILLON.

En vain à mon amour l'ingrate est insensible,
Je sens que l'espérance est encor dans mon cœur,
Car ne jamais aimer, jamais, c'est impossible :
Le grillon a chanté, c'est signe de bonheur.

Je veux aller demain lui porter ma fauvette,
Lui donner cet agneau, ce ruban, cette fleur :
Elle acceptera tout, jusqu'à ma chansonnette ;
Le grillon a chanté, c'est signe de bonheur.

Je veux lui dire aussi qu'en vain elle est cruelle,
Qu'elle s'efforce en vain d'éteindre mon ardeur ;

Elle en croira mes pleurs, ce sein qui bat pour elle :
Le grillon a chanté, c'est signe de bonheur.

Si, sa rigueur encor repoussant ma tendresse,
Elle me refusait un mot consolateur,
Eh bien ! à ses genoux je mourrais de tristesse :
Le grillon a chanté, c'est signe de bonheur.

# ALEXIS.

Pauvre Alexis, ton sommeil est paisible;
Oui, sur ta bouche erre encore un souris;
Et moi parjure, et moi seule insensible.....
Pauvre Alexis!

A ton réveil, à l'aurore naissante,
Ton premier vœu demandera Philis;
Et loin déjà ton infidèle amante.....
Pauvre Alexis!

Que de soupirs! que de larmes amères!
Infortuné! déjà j'entends tes cris.

Ta voix m'implore; inutiles prières!
Pauvre Alexis!

Ah! que ton cœur était pur et fidèle;
Que tu m'aimais! et moi je te trahis.
Un autre, hélas!... Voici l'heure... il m'appelle.
Pauvre Alexis!

# Mea.

Imitations de Moschus, Bion, Simmias, etc.

# MBA.

Ils blâmeront de ma lyre amoureuse
Les langoureux accens;
Ils s'écrîront : Quelle voix odieuse
Vient réveiller nos sens?
Il ne craint pas le maître du tonnerre,
Ce chantre de la volupté;
Sa voix est chère à la beauté,
Il est heureux, déclarons-lui la guerre.
Je fermerai l'oreille à leurs cris impuissans;
Et, calme au milieu de l'orage,
L'écho paisible du bocage
Ne cessera de répéter mes chants.

Si, dans ma retraite chérie,
Ces cruels viennent me chercher,
Dans tes bras, ô charmante amie !
O Mea ! j'irai me cacher.
Peut-être au sein de l'amour même,
Dans leur rage, ils me poursuivront :
Dis-leur, Mea, dis-leur : « Je l'aime ! »
Ils me pardonneront.

# Le Chant.

Je ne suis pas celui dont la voix éclatante
Redira des héros les tragiques exploits ;
Je ne chanterai pas les rois,
Ma lyre est toute à mon amante.
Chantre aimable de ce vallon,
Rossignol, enfant du bocage,
Redouble tes soupirs, et puisse ma chanson
Charmer ainsi que ton ramage.
Répète ces tendres accens
Que t'inspirait une brûlante ivresse.
Et toi, fils léger du printems,
Vole, ô zéphyr, porte mes chants,

Ces chants d'amour, à ma maîtresse.
Mea, je célébrais ton nom,
Oui, je chantais, quand ta bouche adorée
Sur ma bouche arrêta le son.
De baisers ma bouche altérée
Reçut le prix de ma chanson.
O bonheur! ô charme! ô délire!
Baisers de feu, comment vous exprimer?
O mystère! ô secret d'aimer!
O volupté! comment vous dire?
Ma lyre soupirait sous mes doigts frémissans:
L'oiseau des bois, à cet accord si tendre,
Muet, avide de l'entendre,
Interrompait ses chants.
Il écoutait : la colombe plaintive,
Près du ramier, immobile, attentive,
Prenait leçon d'amour;

L'aigle épargnait l'alouette captive,
  L'alcyon venait sur la rive,
Et le hibou ne craignait plus le jour.
  Grand Dieu! quelle est donc ta puissance?
Mon luth grossier, animé par tes feux,
  A, dans sa rustique éloquence,
  Produit des sons mélodieux.
Je chanterai, puisque l'amour m'inspire,
  Je célébrerai ses bienfaits;
Et quand le tems aura brisé ma lyre,
  L'amant redira mes couplets.

# L'Espoir.

De ton prestige, espoir, aimable songe,
Charme mes sens, viens éblouir mes yeux!
Enivre moi! Si tu n'es qu'un mensonge,
Quelques instans tu me rendras heureux.
Objet chéri pour qui mon cœur soupire,
Ne m'ôtez pas le penser du bonheur!
Si je m'abuse, ah! plaignez mon délire!
Mais laissez-moi, laissez-moi mon erreur!

Je vous voyais, et dans la douce extase
Où me jetait votre aspect enchanteur,
Il me semblait que le feu qui m'embrase,
Ce feu charmant animait votre cœur;

Il me semblait que vous alliez me dire :
« Espère, ami, c'est assez de rigueur. »
Si je m'abuse, ah ! plaignez mon délire !
Mais laissez-moi, laissez-moi mon erreur !

Votre regard me semblait moins sévère,
Sur ma douleur souvent il s'arrêtait ;
Et quelquefois, invoquant le mystère,
Sur votre bouche un soupir expirait.
Dans tout votre être, enfin, je croyais lire
Ces mots si doux : « Je cède à mon vainqueur. »
Si je m'abuse, ah ! plaignez mon délire !
Mais laissez-moi, laissez-moi mon erreur !

# La Mélancolie.

Bosquet, paisible ombrage,
Témoin de mes soupirs,
Murmure du feuillage
Qu'agitent les zéphyrs;
Vallon, douce retraite,
Antre tranquille et frais,
Soupirs de la fauvette
Amante des forêts!
Qui pourra, si vos charmes
Ne consolent mon cœur,
Dissiper mes alarmes
Et calmer ma douleur?

Accens de l'alouette
Qui célèbre le jour,
Accords de la musette,
Signal heureux d'amour,
Chanson de la bergère,
Bêlement des agneaux,
Baisers, tendre mystère
Que disent les échos!
Qui peut dans la nature
Adoucir ma douleur,
Si votre doux murmure
Ne calme pas mon cœur?

Verdoyante prairie,
Délicieux coteau,
Campagne si chérie
Du pâtre et du troupeau,

Rose qui de l'aurore
A ravi les couleurs,
Et qui, plus fraîche encore,
Te pares de ses pleurs,
Qui pourra, si vos charmes
Ne consolent mon cœur,
Dissiper mes alarmes
Et calmer ma douleur?

# Le Rendez-Vous.

Au rendez-vous j'ai devancé l'aurore :
Salut au lieu désigné par l'amour !
Quand on va voir celle que l'on adore,
Qu'ils semblent doux les premiers feux du jour !
Que la nature a de grâce et de charmes !
Qu'avec plaisir on regarde les cieux !
Que l'air est pur ! et quelles douces larmes,
Larmes d'amour viennent baigner nos yeux !

Dieu du sommeil, à ma voix suppliante,
D'heureux amans protégeant les complots,
Si quelquefois, d'une main complaisante,

Sur les jaloux tu semas tes pavots,
Ah! sois encor sensible à ma prière,
Et des argus engourdis tous les sens.
Que mon amie, ô mon dieu tutélaire,
Seule, ici-bas, s'éveille à mes accens.

Déjà ma voix, moins sonore et plus tendre,
D'un cœur brûlant fait connaître l'émoi!
Que tout se taise, et que je puisse entendre
Le premier pas qu'elle fera vers moi!
Zéphyrs légers, retenez votre haleine,
N'agitez plus le fragile roseau;
Toi dont les eaux fertilisent la plaine,
Coule sans bruit, ô limpide ruisseau!

Sans bourdonner, industrieuse abeille,
Bois la rosée et dépouille les fleurs;

Crains l'ennemi que ce signal éveille,
Crains du frélon les injustes fureurs.
Oiseaux charmans, cessez votre ramage,
Cessez vos chants, vos concerts et vos chœurs!
On peut sans bruit, dans un plus doux langage,
Du dieu d'amour célébrer les faveurs.

La nuit s'éloigne, et du haut des montagnes
Le blond Phébus descend dans les vallons;
Son disque éclate, et l'enfant des campagnes
A par ses cris salué ses rayons.
Ne tarde plus; l'heure arrive et s'envole,
L'instant qui fuit ne doit pas revenir;
Et dans l'hiver, quel souvenir console,
Si le printems s'écoule sans plaisir?

# La Fête.

Célébrez, filles de Cythère,
Le dieu qu'on adore en ces lieux;
L'amour est le dieu de la terre,
L'amour est le maître des dieux.
Chantez, animez la cadence,
Tournez, revenez tour à tour,
Pressez le chœur, le dieu s'avance,
Dites le chant, le chant d'amour.

Vainement de sa faux cruelle
La mort a menacé nos champs,
Le dieu vainqueur lutte contre elle,

Et rend ses efforts impuissans.
Chantez, animez la cadence,
Tournez, revenez tour à tour,
Pressez le chœur, le dieu s'avance,
Dites le chant, le chant d'amour.

Le tems avec lui nous emporte,
Amis, hâtons-nous de jouir.
Chantez, la mort est à la porte,
Elle frappe, je vais ouvrir.
Chantez, animez la cadence,
Tournez, revenez tour à tour,
Pressez le chœur, le dieu s'avance,
Dites le chant, le chant d'amour.

Chantons, égayons le voyage,
Le plaisir honore les dieux;

Le plus joyeux est le plus sage,
Le plus sage est le plus heureux.
Chantez, animez la cadence,
Tournez, revenez tour à tour,
Pressez le chœur, le dieu s'avance,
Dites le chant, le chant d'amour.

# Le Verger.

Heureux verger, riant bocage,
Témoins de son premier soupir,
Que loin de vous gronde l'orage
Que pour vous souffle le zéphyr!
Tourterelle, ici ne te pose,
Ou mille feux vont t'embraser;
C'est là que sa bouche de rose
Me donna le premier baiser.

Ne passe pas sous cet ombrage,
Prends garde, papillon léger,
Là tu trouverais l'esclavage,

Tu ne pourrais plus voltiger.
C'est ici que sa voix chérie
Fit entendre un aveu charmant;
Là je lui consacrai ma vie,
Ici fut reçu mon serment.

Ah! si jamais, cruelle amie,
L'inconstance égarait ton cœur;
Si ton amour m'était ravie,
Ne me cache pas mon malheur.
Pour que cet aveu me rappelle
Ces jours heureux! vain souvenir
Ne dis pas : « Je suis infidèle. »
Non, non, dis-moi : « Tu dois mourir. »

# Les Baisers.

Oui, tes sermens sont accomplis,
Tu m'as donné, je le confesse,
O Mea, les baisers promis :
Mais, dis-moi, douce enchanteresse :
Compter ainsi chaque caresse,
N'est-ce pas offenser les dieux?
S'ils te comblèrent de richesses,
Dois-tu, Mea, dans tes largesses,
Ne pas les prodiguer comme eux?
Quand Bacchus entend ma prière,
A moitié remplit-il mon verre
Du jus divin que je chéris?

Et de sa plante nourricière
Lorsque Cérès couvre la terre,
En compte-t-elle les épis?
Vertumne, à la bouche vermeille,
N'accordera-t-il qu'une abeille
Aux vœux trompés du laboureur?
Dans sa vengeance ou sa fureur,
Plus prodigue que l'espérance,
Jupiter avec abondance
Nous verse les biens et les maux.
Il fait sur nous gronder la foudre,
Sur la terre qu'il va dissoudre
Il ouvre des gouffres nouveaux,
Ou bien avec magnificence
Sa main généreuse dispense
Et ses trésors et ses bienfaits.
O Mea! dont les immortelles

Envîraient la grâce et les traits,
Serais-tu plus avare qu'elles?
Trompé par des vœux mensongers,
Lorsqu'en vain j'implorais tes charmes,
Tu n'as jamais compté mes larmes,
Et tu veux compter tes baisers!

# La Fureur.

Des enfers sombres habitans,
Esprits, fantômes menaçans,
Mégère, Alecto, Tisiphone,
Et vous, redoutable Gorgone,
Faites siffler tous vos serpens!
Pleins d'une allégresse barbare,
Accourez du fond du Ténare,
Répandez partout la terreur!
Dans l'univers, que tout gémisse!
Frappez! que votre fouet vengeur
Du ciel aux enfers retentisse!
Chassez pour jamais le repos

D'un monde où triomphe le crime.
Tonnez, ramenez le chaos!
Votre vengeance est légitime:
Après tant de soins si touchans,
Tant de promesses, de sermens,
Rompant une chaîne si belle,
Esprits, Mea m'est infidèle.

# Le Vieux Berger.

Des feux qui m'embrasaient naguère,
Pourquoi garder le souvenir?
Loin de moi, riante chimère,
Doux penser, songe du plaisir!
Fuyez, volupté mensongère,
Fuyez, inutiles désirs!
A grands cris la Raison m'appelle,
En vain je réponds, « laisse-moi! »
Plus de délais; de la cruelle
Il me faut recevoir la loi.
La nuit paraît, l'hiver commence,

Le printems pour jamais a fui ;
Le tems s'envole, et l'espérance
Ne reste pas même après lui.
En vain je m'efforce de plaire,
En vain par les plus doux accens
Je veux attirer la bergère...
L'écho seul répond à mes chants.
Si par quelqu'heureux stratagème
J'arrête un instant la beauté,
Aussitôt que je lui dis, « j'aime, »
Je cesse d'en être écouté ;
Je régnais, vainement j'implore...
« Votre voix est bien douce encore,
Répond-elle ; mais vos cheveux
Ont quitté ce front soucieux.
Tendrement vous savez sourire,
Et les cœurs en seraient émus ;

Mais ces traits qui charmaient Thémire,
Pauvre ami, je ne les vois plus. »
Adieu donc, reine de Cythère;
Laissez-moi, tendres souvenirs,
Doux penser, riante chimère;
Fuyez, volupté mensongère,
Fuyez, inutiles désirs!

# Le Sortilége.

# LE SORTILÈGE.

Lucifer, es-tu là? L'horloge du village
Vient de sonner minuit et je t'attends en vain.
Voici la poule noire et le présent d'usage,
Et je suis à genoux sur la croix du chemin.

La vieille m'avait dit qu'écoutant ma prière,
Quand je t'invoquerais, tu serais sous l'ormeau;
Du pied gauche aujourd'hui j'ai quitté ma chaumière,
Et jeté trois deniers dans le puits du hameau.

Mon chat est avec moi, sa couleur est obscure;
Sur son dos l'étincelle a jailli sous ma main,

Et le front appuyé sur sa noire fourrure,
Je sommeillais encore à l'aube du matin.

La nuit, veille des morts, au fond du cimetière,
J'ai cueilli ce rameau sur l'arbre de cent ans,
Et j'ai redit trois fois, en frappant sur la pierre :
Lucifer, Lucifer, je t'attends, je t'attends.

Si tu savais pourquoi, Lucifer, je t'appelle,
Touché de mon malheur, tu ne tarderais pas :
Lubin que j'aimais tant, Lubin est infidèle,
Et la vieille me dit que tu me le rendras.

Rends-le-moi ; que demain, c'est le jour de ma fête,
Ainsi que l'an dernier il m'apporte un bouquet.
Ah ! que de son ruban je puisse orner ma tête,
Et danser avec lui sous l'ombre du bosquet !

Quand je te donne ici tout ce qui peut te plaire,
Tu ne m'écoutes pas, tu ris de ma douleur,
Et c'est toi des amans l'étoile tutélaire!
Ah! comme eux, Lucifer, n'es-tu donc qu'un trompeur?

# L'ERREUR.

C'est à vous seul que je veux plaire,
Puisque vous serez mon époux,
Et comment donc se peut-il faire
Que toujours je le prends pour vous?
Hier, quand j'entendais ma mère
Me dire : « Il revient aujourd'hui »,
Je croyais que c'était vous, Pierre,
Et c'était lui.

L'autre matin, triste, pensive,
Je me promenais sous l'ormeau;
Soudain la musette plaintive

A fait retentir le coteau :
J'écoutais cette voix si chère,
Je ne sentais plus mon ennui ;
Je croyais que c'était vous, Pierre,
Et c'était lui.

Ce jour encor, oui, ce jour même,
Quand je passais près du bosquet,
Une voix me dit : « Je vous aime ! »
Ah ! comme mon cœur palpitait !
Tremblante et pourtant sans colère,
Je voulais fuir et n'ai pas fui ;
Je croyais que c'était vous, Pierre,
Et c'était lui.

# ELLE PLEURAIT.

Je lui disais : « Perfide Estelle,
Vous avez trahi votre foi;
Vous aimez encore, cruelle,
Vous aimez, et ce n'est plus moi :
Pour un autre vous êtes belle,
C'est un autre amant qui vous plaît. »
A cela que répondait-elle?
Elle pleurait.

Vous me disiez : « Oui, je le jure,
C'est vous qui régnez sur mon cœur.

Ah! si jamais je suis parjure,
Soyez ingrat, soyez trompeur. »
Vous êtes parjure, infidèle,
Et je suis constant et discret.
A cela que répondait-elle?
Elle pleurait.

Souvenez-vous de cet ombrage
Qui souvent entendit nos vœux:
Alors... vous n'étiez pas volage,
Estelle; alors j'étais heureux.
Si je vous chérissais, cruelle,
Pour vous est-ce donc un secret?
A cela que répondait-elle?
Elle pleurait.

# JEANNETTE.

Ne battez pas la petite Jeannette.
Grâce! voyez son repentir.
Pardonnez-lui, car la pauvre fillette,
Si la vous la battez, va mourir.

Elle a six ans, et chacun la maltraite.
Hélas! tout le monde la hait.
Ah! si quelqu'un voulait aimer Jeannette,
Comme Jeannette l'aimerait!

Quel est son crime? Elle n'a plus de mère,
Une autre épouse règne ici.

Prenez pitié de la fille étrangère,
Ah! ne la battez pas ainsi!

Verser des pleurs, voilà ses seules armes :
Mais de pleurer elle aurait tort.
Pauvre petite, ah! cache bien tes larmes;
Hélas! on te battrait plus fort!

# ROBERT.

Les preux avaient posé le glaive.
Fatigué, Robert sommeillait;
Soudain il s'éveille, il se lève,
Il frémit, un spectre parlait :
« Robert, disait l'ombre plaintive,
« Le cours du fleuve est incertain.
« Adieu, Robert : sur l'autre rive,
« Nous nous verrons demain.

« En vain appelant l'espérance,
« Ta main saisit ton bouclier;

« Ici la cuirasse, la lance,
« Ne préservent pas le guerrier.
« Regarde l'onde fugitive,
« Tu voudrais l'arrêter en vain.
« Adieu, Robert : sur l'autre rive,
« Nous nous verrons demain.

« Comme toi j'ai bravé l'orage,
« J'ai ri de la fureur des flots;
« J'ai dit, en quittant le rivage,
« La vague épargne le héros.
« Mais le tems fuit, la barque arrive
« Au lieu marqué par le Destin.
« Adieu, Robert : sur l'autre rive,
« Nous nous verrons demain. »

# Le Sommeil.

# LE SOMMEIL.

Ah! dites-moi quel est dans ce bocage
Ce chevalier que je vois sommeiller?
Quel noble éclat brille sur son visage!
Ah, qu'il est beau! je vais le réveiller.

Laissez, Emma, laissez jusqu'à l'aurore,
Laissez en paix sommeiller le héros;
Ah, qu'il repose! oui, qu'il repose encore :
Tandis qu'il dort, il ne sent pas ses maux.

Il veillerait si la voix de la guerre
Faisait, Emma, retentir les vallons;

Il veillerait si la main étrangère
Osait encor s'étendre sur ces monts.

Mais une amante, inconstante, infidèle,
Une parjure, a trahi le guerrier.
Il aime, hélas! il aime la cruelle :
Quelques instans laissez-le l'oublier.

# Mont-Joie
## ET SAINT-DENIS.

Amis, soldats, voici la plaine,
C'est ici que l'on combattra.
Amis, la victoire est certaine,
Saint-Denis nous la donnera.
A la lueur de votre lance
J'ai vu pâlir nos ennemis.
Honneurs aux bons soldats de France!
Mont-Joie et Saint-Denis!

Qu'à l'instant la trompette sonne!
Fanfare pour tous les guerriers!

Et que chacun de nous moissonne :
C'est ici le champ des lauriers.
Amis, déployons l'oriflamme,
Car nous marchons devers Paris :
Nous allons revoir Notre-Dame.
Mont-Joie et Saint-Denis !

Si quelque coup vient nous atteindre,
C'est pour nous loger en bon lieu ;
Et l'on n'a jamais à se plaindre
Quand on soupe avec le bon Dieu.
Il aime le métier des armes,
Car il remplit son paradis
De francs-archers et de gens d'armes.
Mont-Joie et Saint-Denis !

# L'Hommage.

Beau chevalier, approchez-vous de moi,
Mais quittez d'abord cette armure,
Et ce cimier qui me remplit d'effroi,
Et cette cuirasse si dure.

Beau chevalier, si vous êtes discret,
Je pourrai vous dire une chose.
Écoutez-moi, vraiment c'est un secret,
Je voudrais le dire, et je n'ose.

Beau chevalier, j'aime votre valeur,
Et je veux être votre dame.

Me voulez-vous consacrer votre cœur,
Et me le jurer sur votre ame?

Beau chevalier, mettez-vous à genoux,
Rendez hommage à votre mie;
Soyez mon preux, soyez vaillant et doux,
Et je suis à vous pour la vie.

Beau chevalier, il faut partir. Adieu!
Allez mériter ma tendresse,
Allez combattre, et ne craignez que Dieu,
Et n'aimez que votre maîtresse.

# Damoisel d'Amour.

Laisserez-vous seulette
La pauvre bachelette,
La fille du hameau,
O gentil damoiseau?
Depuis l'aube nouvelle,
Au pied de la tourelle
J'attends votre retour,
Beau damoisel d'amour.

J'ai vu sur la fougère
Une plume légère
Qu'agitait le zéphyr,

J'attendais un soupir.
Mais bientôt le silence
A chassé l'espérance.
Êtes-vous de retour,
Beau damoisel d'amour?

Dans l'onde qui murmure
J'ai revu la figure
Qui fait battre mon cœur :
Ce n'était qu'une erreur.
Votre ombre fugitive
Seule était sur la rive.
Êtes-vous de retour,
Beau damoisel d'amour?

La gentille fauvette,
Si joyeuse et follette,

Semble aujourd'hui languir,
Et ne fait que gémir.
Et moi, triste, pensive,
Moi, comme elle plaintive,
J'attends votre retour,
Beau damoisel d'amour.

# Sire Ecuyer.

« Sire Écuyer, si vous avez courage,
Si vous savez porter de nobles coups,
Arrêtez-vous un instant au village :
Un infidèle, hélas ! est parmi nous.

« Le mécréant est de race cruelle,
C'est un gentil indigne de merci.
Il a trahi Blanche, Aline, Isabelle ;
On dit qu'il songe à me trahir aussi.

« Il se pourrait qu'en voyant votre lance,
Il soit moins prompt à me manquer de foi.
Vous lui ferez jurer obéissance,
Et lui direz de n'obéir qu'à moi.

« S'il ne le fait, frappez de votre glaive ;
Mais cependant ne frappez pas trop fort,
Car du combat faut bien qu'il se relève,
Pour l'amender, ne faut le mettre à mort.

« Sachez pourtant montrer votre vaillance ;
Car l'infidèle est jeune et courageux,
Et s'il avait la vertu de constance,
Nul chevalier ne pourrait valoir mieux.

« Ne vous promets dans l'une ou l'autre chance,
Sire Écuyer, que pour vous je serai.
S'il est vainqueur, je suis sa récompense,
S'il est vaincu, je le consolerai. »

# Enguerrand de Couci.

Près du vallon, il est sur la colline
Un vieux castel inhabité;
Voyez sa tour qui s'élève et domine
Sur tous les donjons du comté.
C'est en ces lieux que demeurait naguère
Le sire Enguerrand de Couci,
Qui fut un preux si vaillant à la guerre :
Que le Ciel lui fasse merci !

Sire Enguerrand, un jour, sur la fougère
Aperçut la jeune Isabeau :
Notre Isabeau n'était qu'une bergère ;

Mais sire Enguerrand était beau.
Le preux se prit à songer d'amourette,
La pauvrette y songeait aussi.
Ils étaient seuls, seuls et sous la coudrette :
Que le ciel leur fasse merci !

Simple, Isabeau croyait qu'étant fidèle,
Enguerrand l'aimerait toujours ;
Mais au pays advint une autre belle,
Il en advint d'autres amours.
Félicité finit pour la bergère ;
Mais le chagrin finit aussi.
Le preux la vit conduire au cimetière ;
Que le ciel lui fasse merci !

# Le Revenant.

Tu vois au fond de ce vallon
Ce ruisseau qui fuit et murmure,
C'est là que fut la sépulture
De sire Enguerrand le félon.
Près de cette onde fugitive
Un gouffre est ouvert sous ses pas.
Bergerette, n'approche pas,
Sire Enguerrand est sur la rive.

Lorsqu'après l'heure du berger
Se montre l'ombre redoutable,
Contre ce prestige effroyable

Que Dieu daigne te protéger.
Vois la châtelaine craintive
Qui pâlit et presse le pas.
Bergerette, n'approche pas,
Sire Enguerrand est sur la rive.

Écoute : le torrent mugit,
L'éclair sillonne le nuage ;
Sous le plus épais du feuillage
La biche se cache et frémit ;
La colombe, triste, pensive,
Gémit comme au jour des frimats.
Bergerette, n'approche pas,
Sire Enguerrand est sur la rive.

Naguère on dit qu'à cet avis
Isabeau ne voulut pas croire,

Et la fillette à la nuit noire
Fut respirer sous le taillis.
A l'incrédule il mésarrive,
Sur l'herbe elle fit un faux pas.
Bergerette, n'approche pas,
Sire Enguerrand est sur la rive.

# Les Adieux

# d'Emma.

# LES

# ADIEUX D'EMMA.

Hirondelle, tu pars! comme toi voyageuse,
Hélas! je vais chercher des climats inconnus.
Tu reverras ces lieux, et moi, plus malheureuse,
Je ne les verrai plus.

Adieu, charmans coteaux d'où j'appelais l'aurore,
D'où je voyais le jour descendre sur ces bois!
Loin de vous je mourrai, je viens vous voir encore,
Pour la dernière fois.

Le printems reviendra rajeunir le feuillage,
La rose renaîtra sous ces arbres touffus;
Moi seule, désormais étrangère au bocage,
Je ne reviendrai plus.

Oiseaux dont si souvent j'écoutai le ramage,
Chantez, chantez pour moi! vos beaux jours sont venus,
Ah! que j'entende encor votre joyeux langage!
Je ne l'entendrai plus.

Chaumière du hameau, doux et modeste asile,
O toi, discret témoin de si tendres secrets,
Plus ne reposerai sous ton chaume tranquille;
Adieu, c'est pour jamais!

# MARIE.

Berger de la prairie,
Dites-moi, s'il vous plaît,
Avez-vous vu Marie
Sortir de la forêt?
A la saison nouvelle
Elle doit revenir:
Elle était trop fidèle
Pour mourir.

En vain au cimetière
Nous allâmes en deuil;

Ce n'est pas ma bergère
Que l'on mit au cercueil.
A la saison nouvelle
Elle doit revenir :
Elle était trop fidèle
Pour mourir.

Vous l'entendrez peut-être
Repasser dans les champs ;
En la voyant paraître
Dites-lui que j'attends.
A la saison nouvelle
Elle doit revenir :
Elle était trop fidèle
Pour mourir.

# LE TRAITRE.

Lorsque tu trahis ta patrie,
Tu renonças à mon amour;
Je voulais te donner ma vie,
Pour toi je n'ai plus un seul jour.
En toi je ne puis reconnaître
Mon ami, mon maître; et ton nom,
Chevalier déloyal et traître,
Est Ogier le félon.

En vain d'une gloire étrangère
A mes yeux tu veux te parer;

Il n'est pour moi qu'une bannière
Sous laquelle on peut s'honorer.
En vain on vante ton courage,
Il n'est qu'un forfait à mes yeux,
Et tes exploits sont un outrage
Au nom de tes aïeux.

Ne m'accuse pas de parjure,
Je t'aimais fidèle à ton roi;
Mais ton amour est une injure
Depuis que tu trahis ta foi.
Et qu'attendre de ta constance,
Toi qui n'en eus pas pour l'honneur!
Je t'aimerais sans espérance :
Le traître a-t-il un cœur?

# LE SOLDAT.

A la cabane solitaire
Un pauvre soldat revenait;
La nuit déjà couvrait la terre,
La bise d'automne soufflait.
Auprès de l'huis de la chaumière,
Au son éloigné du beffroi,
Il répétait : « Ouvrez, ma mère,
« Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

« Ouvrez, ouvrez ! » La solitude
A ses cris seule répondait.

De faim, de froid, d'inquiétude,
Le pauvre soldat se mourait.
A la voix qui vous fut si chère,
Vous ne répondez-pas! pourquoi?
Il a redit : « Ouvrez, ma mère,
« Ouvrez, ouvrez, c'est moi. »

L'heure passe, la nuit s'avance,
Il est là depuis hier soir;
Hélas! un lugubre silence
Règne encore dans le manoir.
Pauvre fils! c'est au cimetière
Que ta mère attend après toi;
Tu l'y joindras : « Ouvrez, ma mère,
« Ouvrez, ouvrez, c'est moi. »

# Colette.

# COLETTE.

Colette au village
A reçu le jour;
Colette est bien sage,
Mais gare à l'amour!
Encore ignorante
Dans l'art de charmer,
La pauvre innocente,
Hélas! sait aimer.

Soyez-lui fidèle,
Il le faut, Lucas;

Simple pastourelle,
Ne la trompez pas.
D'être peu savante,
Pourquoi la blâmer?
Est-on ignorante
Quand on sait aimer?

Mais en vain je prie
Ce perfide amant.
Le volage oublie
Promesse, serment;
Sa douceur touchante
N'a pu l'enflammer;
La pauvre innocente
Ne savait qu'aimer.

# Est-ce Vous?

Vous m'avez dit, bergère :
« Sitôt qu'il fera nuit,
« Venez sur la fougère. »
Déjà la lune luit;
J'entends sous cet ombrage
Un murmure si doux !
Bergère du bocage,
Est-ce vous?

Quand la feuille s'agite
Au souffle du zéphyr,

Sóudain mon cœur palpite
D'espoir et de plaisir.
Je crois, sous le feuillage,
Entendre un son plus doux.
Bergère du bocage,
Est-ce vous?

Le linot qui soupire,
Le ramier qui gémit,
Tout semble ici redire
Ce que vous m'avez dit.
Toujours sous le branchage,
Je vois ces yeux si doux!
Bergère du bocage,
Est-ce vous?

# Le Doute.

Ah! ne me parlez pas d'amour,
Laissez-moi mon indifférence:
Vous ne savez aimer qu'un jour,
Et vous redoutez la constance.
Si je me laissais enflammer,
Demain vous seriez infidèle:
Non, non, je ne veux pas aimer,
Car je ne suis pas la plus belle.

Vous dites que j'ai de beaux yeux:
Ceux d'Emma sont plus beaux encore;

Vous louez mon teint, mes cheveux,
C'est que vous n'avez pas vu Laure.
J'ai mille grâces, mille appas;
Ah! si vous connaissiez Estelle!
Non, non, je ne vous aime pas,
Car je ne suis pas la plus belle.

Pourquoi soupirer et gémir?
Je suis si peu digne de plaire;
Un jour si je puis embellir,
Je vous aimerai, je l'espère :
Mais aujourd'hui, pour vous charmer
Je n'ai qu'un cœur simple et fidèle;
Non, non, je ne veux pas aimer,
Car je ne suis pas la plus belle.

# La Crainte.

Je ne sais pas si j'aime,
Mais, hélas! j'en ai peur.
Je ne suis plus la même;
Une secrète ardeur
Et me brûle et me glace,
M'enivre tour à tour.
Ah! dites-moi, de grâce,
Est-ce là de l'amour?

Quand Lucas au bocage
Se met à mes genoux,

Je n'ai pas le courage
De dire : « Levez-vous ! »
Le vois-je qui me guette ?
Loin de faire un détour,
A l'instant je m'arrête :
Est-ce là de l'amour ?

Aussitôt qu'il soupire,
Il me fait soupirer ;
S'il s'en va, quel martyre !
Je suis prête à pleurer.
Tout m'afflige, me lasse,
Et j'attends son retour :
Ah ! dites-moi, de grâce,
Est-ce là de l'amour ?

# Pourquoi?

Pourquoi dans ce lieu solitaire,
Pourquoi donc me conduisez-vous?
Pourquoi m'éloigner de ma mère,
Ne craignez-vous pas son courroux?
Lucas, que vous faut-il encore
Quand je vous ai donné ma foi?
Vous le savez, je vous adore.
Laissez-moi.

Pourquoi m'appelez-vous cruelle?
Pourquoi ce regard soucieux?

Pourquoi, lorsque je suis fidèle,
Des pleurs roulent-ils dans vos yeux?
Auprès de vous je suis contente;
Tout me sourit quand je vous voi,
Et vous, votre main est brûlante.
Laissez-moi.

Ce bouquet cause votre peine,
Et ce bouquet peut l'apaiser;
Puisque je veux bien qu'on le preme,
Pourquoi donc encor m'accuser?
Mais quoi! je ne puis plus sourire,
Mon cœur bat: dites-moi pourquoi.
Grand Dieu! comme vous je soupire.
Laissez-moi.

# Le Silence.

Il croit que j'aime sa douleur,
Il croit que je suis insensible;
Ah! que ne lit-il dans mon cœur!
Il verrait bien s'il est paisible.
Quand il paraît, quel embarras!
Quel trouble! à peine je respire;
Lucas, je ne vous le dis pas,
Mais je voudrais bien vous le dire.

Lorsque vos regards sont si doux,
Quand vous parlez d'un air si tendre,

Je fais semblant d'être en courroux
Ou bien de ne pas vous entendre;
Et mon cœur partage tout bas
Votre espoir et votre délire;
Lucas, je ne vous le dis pas,
Mais je voudrais bien vous le dire.

Quand vous demandez un baiser,
Vous croyez que je vous refuse;
Dire non, est-ce refuser?
Non, non, ma bouche vous abuse :
Ah! prenez-le, prenez, Lucas,
Autant que vous je le désire.
Lucas, je ne vous le dis pas,
Mais je voudrais bien vous le dire.

# La Fauvette.

Jeune fauvette,
Qui vous cachez
Ici seulette,
Vite approchez;
Dites, follette,
N'avez-vous pas
Dans la prairie
Trouvé Lucas?
Je suis sa mie,
Il a ma foi.
Est-il fidèle?
Dites, ma belle,
Dites-le-moi.

Sous le feuillage,
Gentil oiseau,
Il vient, je gage,
Voir Isabeau;
Et la coquette,
Quand il fait noir,
Seule en cachette
Lui dit : Bonsoir!
Dites, fauvette,
Est-ce un trompeur?
Je suis discrète:
Dites, folette,
Dites, mon cœur.

Mais la méchante
Rit de mes cris.
Ciel! elle chante

Quand je gémis!
Allez, traîtresse,
Cœur de rocher
Que ma tristesse
Ne peut toucher!
Dans le bocage
Est un vengeur,
Et sous l'ombrage
Je vois la cage
Et l'oiseleur.

# Ah! c'est trop fort.

Ah! ma mère, il est inconstant!
Oui, c'est certain, il aime Estelle;
Me tromper, moi qui l'aime tant!
Moi, sa bergère; ah! l'infidèle!
Et dire encore que j'ai tort...
Ah! c'est trop fort!

L'autre dimanche sous l'ormeau,
Il dansait toujours avec elle;
Hier, en gardant son troupeau,
Il lui jurait qu'elle était belle.

Et dire encore que j'ai tort...
Ah! c'est trop fort!

Ce ruban si frais et si beau
Qu'il devait me donner, ma mère,
Il est maintenant au chapeau
De l'amante qu'il me préfère.
Et dire encore que j'ai tort...
Ah! c'est trop fort!

# Les Reproches.

Non, non, Lucas, je ne suis pas contente,
Vous êtes perfide, menteur;
Lucas, Lucas, on dit qu'une autre amante
Déjà m'a ravi votre cœur.

Après trois mois vous devenez volage,
Après trois mois d'autres amours.
Suis-je moins belle ou ne suis-je plus sage?
Lucas, je vous aime toujours.

Vous me juriez une flamme éternelle;
Toujours vous deviez me chérir.
Et sans pitié pour ma peine cruelle,
Ingrat, vous me faites mourir.

Non, non, Lucas, je ne suis pas contente,
Je vous ai vu dans le bosquet;
J'ai reconnu cette voix si touchante,
Et vous causiez avec Babet.

Vous lui disiez ce que naguère encore
Votre bouche aussi me disait;
Vous lui disiez : « Babet, je vous adore! »
Et l'imprudente le croyait.

Vous lui disiez : « C'est à la plus charmante
Qu'aujourd'hui je donne ma foi. »
Non, non, Lucas, je ne suis pas contente;
Vous aime-t-elle mieux que moi?

# Ah!

## Que les Hommes sont Méchans.

Vous me l'aviez bien dit, ma mère,
Que Lucas était un trompeur,
Que je cesserais de lui plaire
Et que j'en mourrais de douleur.
Oui, le perfide! il aime Claire,
Il a trahi tous ses sermens;
Vous me l'aviez bien dit, ma mère:
Ah! que les hommes sont méchans!

Hier, en rentrant au village,
Il était nuit, il faisait noir,

Sous les ormeaux, près du bocage,
Quelqu'un doucement dit : « Bonsoir ! »
On lui répond avec mystère ;
J'approche et je vois deux amans :
C'était Lucas et c'était Claire !
Ah ! que les hommes sont méchans !

A ce tourment, à ce martyre,
Jamais mon cœur n'eût résisté,
Si je n'avais voulu vous dire
Jusqu'où va la méchanceté.
Il prit la main de la bergère.
Que ses regards étaient touchans !
Enfin il l'embrassa, ma mère ;
Ah ! que les hommes sont méchans !

# Je le croyais.

Il me disait : « Douce mie,
Je vous aimerai toujours,
Et ce n'est qu'avec la vie
Que finiront mes amours.
Qui ne l'aurait cru sincère,
Ses vœux étaient si discrets?
Il me le disait, ma mère;
Je le croyais.

« Où trouverai-je une amie
Aussi fidèle que vous?

Quelle amante plus jolie
Pourrait fixer un époux?
Que le ciel en sa colère
Frappe si je vous trompais! »
Il me le disait, ma mère,
Je le croyais.

« Si mes soins, si ma constance
Ne peuvent vous attendrir,
Si vous m'ôtez l'espérance,
C'en est fait, je vais mourir;
Et craignez, craignez, ma chère,
D'avoir un jour des regrets. »
Il me le disait, ma mère,
Je le croyais.

# La Punition.

# LA PUNITION.

Je me disais : où donc est cette belle
Qui pour jamais enchaînera mon cœur?
Quand viendra cet objet vainqueur?
Cette merveille où donc est-elle?
Téméraire, je le disais,
Et je bravais l'Amour et sa puissance.
Amour, tu souriais,
Et tu préparais la vengeance.
Elle parut cette divinité :
Je voulus fuir; qu'elle était belle!
Je voulus fuir, et mon cœur arrêté,
Mon faible cœur resta près d'elle.

Elle triomphe; en esclave je sers,
Mais je ne maudis pas ma chaîne.
Règne à jamais, ô douce souveraine!
Règne à jamais, charmante reine!
Heureux vaincu, je chanterai mes fers...

# Le Nom.

Non, non, non, je ne veux pas dire
Quelle est celle qui m'a charmé;
Gardez-vous, gardez-vous, ma lyre,
De chanter son nom tant aimé!
Quel que soit le feu qui m'inspire,
Dans mon sein qu'il soit renfermé.
Non, non, non, je ne veux pas dire
Quelle est celle qui m'a charmé.

Jamais je ne parlerai d'elle;
Un mot pourrait trop exprimer.
Si je disais: C'est la plus belle!

On me dirait : C'est la nommer.
C'est en secret que je soupire,
En secret je puis être aimé :
Non, non, non, je ne veux pas dire
Quelle est celle qui m'a charmé.

A l'instant on dirait : C'est elle,
Si j'allais dépeindre ses yeux,
Ce doux regard qui me rappelle
Les jours passés, les jours heureux.
Si l'espoir est né d'un sourire,
Quel cœur n'en serait enflammé?
Non, non, non, je ne veux pas dire
Quelle est celle qui m'a charmé.

De sa démarche et de sa danse,
Je ne dirai pas même un mot;

A tant de grâce et d'élégance,
On la reconnaîtrait bientôt.
Louîrai-je la main que j'admire,
Ce pied que l'Amour a formé?
Non, non, non, je ne veux pas dire
Quelle est celle qui m'a charmé.

Irai-je de sa voix touchante
Vanter la fraîcheur et l'éclat?
Dès qu'elle parle ou qu'elle chante,
Dirai-je que le cœur me bat?
Chanterai-je dans mon délire
Ce qui ne peut être exprimé?
Non, non, non, je ne veux pas dire
Quelle est celle qui m'a charmé.

# La Naïade.

Au fond de l'onde pure,
Annette, voyez-vous
L'ombre d'une figure
Dont les yeux sont si doux?

C'est, dit-on, la Naïade
Des eaux de ces bosquets;
Au fond de la cascade,
Annette, est son palais.

Voyez sa chevelure
Qui joue au gré de l'eau;

Écoutez ce murmure
Que répète l'écho.

Sa bouche si jolie
Semble, trésor d'amour,
La rose épanouie
Aux rayons d'un beau jour.

Sous l'onde qui s'agite,
Je vois son sein frémir;
On croirait qu'il palpite
Au penser du plaisir.

Sa taille si charmante
Paraît se balancer;
La main impatiente
Est prête à l'enlacer.

En vain la douce haleine
De l'amoureux zéphyr
Pénètre la fontaine
Et souffle le désir.

Divinité cruelle,
Insensible à mes cris,
Vainement je l'appelle,
Vainement je gémis.

Ma tristesse profonde
Ne peut pas la toucher;
Volage ainsi que l'onde,
Son cœur est de rocher.

Si vous étiez comme elle,
Hélas! si votre cœur,

De quelqu'amant fidèle
Repoussait la douleur,

Craignez qu'en sa colère,
Ah! craignez que l'Amour,
Se plaignant à sa mère,
Ne vous punisse un jour.

Mais de ma voix plaintive
Les vœux sont superflus,
Vous fuyez de la rive,
Et la nymphe n'est plus.

# Vous et Toi.

A vous autant que le jour dure,
C'est vous qui régnez sur mon cœur;
C'est à vous seule à qui je jure
Fidélité, constance, ardeur;
Mais la nuit vient, hélas! j'oublie
Mes sermens, mes vœux et ma foi.
Ce n'est plus vous, charmante amie,
Ce n'est plus vous, non, non, c'est toi.

C'est vous qu'avec cérémonie
Je vais saluer au salon,
Vous qui daignez, vous que je prie,

Vous, la dame de la maison.
Mais celle à l'heure du mystère,
Celle qui me dit : Aime-moi!
Ce n'est pas vous, beauté sévère,
Ce n'est pas vous, oh! non, c'est toi!

C'est vous quand je parle tendresse
Qui parlez devoir et raison;
C'est vous dont la froide sagesse
Quand je dis oui, dit toujours non.
C'est toi qu'un aimable délire
Vient embellir, vient animer,
C'est encor toi qui sais sourire,
Ce n'est que toi qui sais aimer.

C'est vous, reine orgueilleuse et fière,
C'est vous que je respecte tant;

C'est toi, simple et douce bergère,
Toi que j'aime si tendrement.
C'est vous, inhumaine, inflexible,
Vous toujours sourde à mes douleurs.
C'est toi, bonne, aimable, sensible,
Toi qui viens essuyer mes pleurs.

# Petit Blanc.

# PETIT BLANC.

Un petit blanc que j'aime
En ces lieux est venu.
Oui, oui, c'était lui-même,
C'était lui, je l'ai vu:
A la pauvre négresse
Il porte le bonheur,
Elle voudrait sans cesse
Le presser sur son cœur.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah! petit blanc si doux!
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Sitôt que l'ombre cesse,
Que le ciel est en feu,
Vous me dites : « Négresse,
Reposez-vous un peu. »
Vous bon, toujours le même,
Jamais ne me battez;
Et quand je vous dis : « J'aime ! »
Vous, blanc, vous m'écoutez.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah ! petit blanc si doux !
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Quand j'ai quitté ma mère
Dans le pays là-bas,
Je regrettais la terre
Et je pleurais, hélas !

Mais sur l'autre rivage
Mon cœur s'est arrêté ;
J'ai vu votre visage,
J'ai repris ma gaîté.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah! petit blanc si doux!
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Que j'aime votre bouche
Et vos cheveux si doux!
Lorsque ma main les touche,
Mon cœur en est jaloux.
Votre regard m'enchante
Comme le plus beau jour,
Et votre voix touchante
Me fait mourir d'amour.

Petit blanc, mon bon frère,
Ah! petit blanc si doux!
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

# La Négresse.

Silence! il a dit : « J'aime! »
Écoutez, c'est à moi;
C'est à moi, c'est moi-même,
Pauvre négresse, à toi!
Écoutez, je vous prie,
Ce mot est mon trésor,
Et pour charmer Marie,
Il va le dire encor.

Si j'avais voulu croire
Ce miroir imposteur,

Il disait : Elle est noire,
Point n'aura de bonheur ;
Mais mon cœur est fidèle,
Seul il sut l'enflammer.
Ah ! pour paraître belle,
Il suffit donc d'aimer !

Peut-être en l'autre vie,
Quand Dieu me bénira,
Alors blanche et jolie,
C'est lui qui m'aimera ;
Point ne serai cruelle,
Point n'aurai de vouloir ;
Et je serai sa belle,
Fût-il un pauvre noir.

# J'arrive à peine.

# J'ARRIVE A PEINE.

J'ARRIVE à peine au printems de la vie :
Déjà la Mort m'appelle, il faut partir ;
Il faut quitter cette terre chérie ;
Je suis heureux, je ne veux pas mourir.

Ah ! si j'avais au temple de mémoire
Inscrit un nom digne d'un souvenir !
Pour la patrie, hélas ! et pour la gloire
Je n'ai rien fait, je ne veux pas mourir.

Attends encore, ô Mort impitoyable !
Encore un jour, un seul jour de plaisir,

Encore un seul, et que ta main m'accable ;
Attends, attends, je ne veux pas mourir.

Si je mourais, tu verrais mon amie
Sur mon tombeau se pencher et languir.
Ah! laisse moi, laisse moi, je t'en prie ;
Je suis aimé, je ne veux pas mourir.

Si je mourais, les larmes d'une mère,
Las! couleraient pour ne jamais tarir.
Entends ses cris, vois sa douleur amère,
Épargne-la! je ne veux pas mourir.

# LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain;
Donnez à la pauvre innocente,
Donnez, donnez, car elle a faim;
Ne rejetez pas ma prière!
Votre cœur vous dira pourquoi...
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim, ayez pitié de moi!

Hier, c'était fête au village,
A moi personne n'a songé;
Chacun dansait sous le feuillage,

Hélas, et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi si je demande,
Je ne demande que du pain;
Du pain! je ne suis pas gourmande;
Ah! ne me grondez pas, j'ai faim.

---

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir;
Mais je suis si petite encore!
Ah! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous, comme elle prîra!
Elle a faim, donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

---

Si ma plainte vous importune,
Eh bien! je vais rire et chanter;

De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister;
Quand je pleure l'on me rejette,
Chacun me dit : « Éloigne-toi! »
Écoutez donc ma chansonnette;
Je chante! ayez pitié de moi.

# TABLE.


Pages.

La Fiancée..... 3

Edgar..... 6

La Fuite..... 9

L'Évocation..... 11

La Rose de Salente..... 17

La Jalousie..... 19

Le Jardin..... 21

La Chute..... 23

La Chaumière..... 26

La Folle..... 28

Les Ombres..... 31

Le Cadavre..... 37

Le Soupçon..... 39

L'Insomnie..... 41

Pages.

La Voix..... 43

L'Inconnu..... 46

L'Attente..... 51

Le Don..... 53

L'Ingratitude..... 55

Le Poison..... 57

Le Mystère..... 61

Le Bois..... 63

La Vision..... 65

Méra..... 69

Le Cimetière..... 71

La Rencontre..... 77

L'Indifférence..... 79

Le Pressentiment..... 81

Le Consolateur..... 84

La Trahison..... 86

L'Insensé..... 88

Le Rapt..... 93

Lora..... 96

Pages.

L'Imprécation..... 101

Le Poignard..... 103

L'Arrêt..... 105

Les Souvenirs..... 109

L'Avertissement..... 111

Le Transfuge..... 113

L'Aveu..... 115

Le Météore..... 119

Mainfroi..... 121

L'Exilé..... 125

Le Pauvre honteux..... 130

Le Proscrit..... 132

Nathaïs..... 137

Osmin..... 139

L'Esquif..... 140

La Vengeance..... 143

Le Monastère..... 145

Minuit..... 149

L'Invasion..... 152

Pages

La Voix..... 42

L'Inconnu..... 4

L'Attente.....

Le Don.....

L'Ingratitude.....

Le Poison.....

Le Mystère.....

Le Bois.....

La Vision.....

*Méra*.....

*Le Cimetière*.....

*La Rencontre*.....

*L'Indifférence*.....

*Le Pressentiment*.....

*Le Consolateur*.....

*Tesbnon*.....

.97
ges.
222
226
. 229
.. 232
.. 235
... 237
.... 239
.... 241
..... 243
..... 246
..... 248
..... 250
..... 255
..... 257
..... 263
..... 265
..... 269
..... 271

Pages

Isnelle..... 161

Oscar..... 163

Ossian..... 166

Le Chêne..... 169

Liag..... 173

L'Holocauste..... 175

Satan..... 177

La Veille..... 181

Rose d'Amour..... 184

Le Tombeau..... 187

Le Deuil..... 189

La Réminiscence..... 195

Je l'aime encore, et je ne suis plus belle..... 198

L'Incendiaire..... 200

Les petits Montagnards..... 205

Le Hameau..... 207

Yvan..... 211

Le Guerrier Noir..... 213

O Pauvre Enfant! tu seras Roi..... 219

Pages.

La Lionne..... 222

Le Renégat..... 226

Le Forçat Libéré..... 229

Le Pauvre..... 232

Alain..... 235

Esbride l'infidèle..... 237

Le Refus..... 239

Le Matelot..... 241

L'Heureux..... 243

Le Barde..... 246

Le Sycomore..... 248

Le Coq..... 250

Louise..... 255

Le Bon Ménage..... 257

Le Grillon..... 263

Alexis..... 265

Mea..... 269

Le Chant..... 271

L'Espoir..... 274

Pages.

La Mélancolie..... 276

Le Rendez-vous..... 279

La Fête..... 282

Le Verger..... 285

Les Baisers..... 287

La Fureur..... 290

Le Vieux Berger..... 292

Le Sortilége..... 297

L'Erreur..... 300

Elle pleurait..... 302

Jeannette..... 304

Robert..... 306

Le Sommeil..... 311

Mont-Joie et Saint-Denis..... 313

L'Hommage..... 315

Damoisel d'Amour..... 317

Sire Écuyer..... 320

Enguerrand de Couci..... 322

Le Revenant..... 324

Pages.

Les Adieux d'Emma..... 329

Marie..... 331

Le Traître..... 333

Le Soldat..... 335

Colette..... 339

Est-ce vous?..... 341

Le Doute..... 343

La Crainte..... 345

Pourquoi?..... 347

Le Silence..... 349

La Fauvette..... 351

Ah! c'est trop fort..... 354

Les Reproches..... 356

Ah! que les Hommes sont méchans..... 358

Je le croyais..... 360

La Punition..... 365

Le Nom..... 367

La Naïade..... 370

Vous et toi..... 374

Pages.
Petit Blanc..... 379
La Négresse..... 383
J'arrive a peine..... 387
La Petite Mendiante..... 390

FIN DE LA TABLE.

Abbeville, typ. C. Paillart.

6

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410